CEUX QUE J'AI CONNUS

par **Firmin van den BOSCH**
de l'Académie Royale de Langue
et de Littérature françaises

PARIS
BRUXELLES
1940

Mus 20947

COLLECTION DURENDAL

SÉRIE 1933 :

1. *Job le Glorieux*, par EDOUARD NED. — 2. *Corbin et d'Aubecourt*, par LOUIS VEUILLOT. — 3. *Mémoires* de THÉODORE BOTREL. — 4. *Kiki*, par ERNEST CLAES, trad. R. KERVYN. — 5. *Jacques de Dixmude*, par J.-M. DE BUCK.

SÉRIE 1934 :

6. *Philibert chez ses Tantes*, par la Princesse DE LIGNE. — 7. *Contes extraordinaires*, par ERNEST HELLO. — 8. *Toussaint de la Huline*, par PAULIN RENAULT. — 9. *Sur le forum et dans le bois sacré*, par le Baron F. VAN DEN BOSCH. — 10. *L'Offrande Filiale*, par CAMILE MELLOY. — 11. *Le Cadavre dans le Silo*, par RONALD KNOX, trad. STÉPHANIE CHANDLER.

SÉRIE 1935 :

12. *La Belle Nivernaise*, par ALPHONSE DAUDET. — 13. *Ce que content les Noirs*, par OLIVIER DE BOUVEIGNES. — 14. *Guldentop*, roman par MARIE GEVERS. — 15. *Cinq histoires de bêtes pour mes cinq fils*, par ADRIEN DE PRÉMOREL. — 16. *Daphné*, roman par MONA DANE. — 17. *Djila Moleï*, roman par EM. GAILLARD.

SÉRIE 1936 :

18. *L'Odyssée de l'Impératrice Zita*, par JÉRÔME TROUD. — 19. *Le Roman de Louis Veuillot*, présenté par le Vicomte HENRI DAVIGNON. — 20. *Le dernier Chant des Gardes Wallonnes*, récits épiques par JULES SOTTIAUX. — 21. *C'est pour la Vie*, roman, par PIERRE GOURDON. — 22. *Asturies et Castilles*, par JOSEPH MELOT, ministre plénipotentiaire. Ill. de PIERRE MELOT.

SÉRIE 1937 :

23. *La Maison des Simples*, récit par LOUIS LEFEBVRE. — 24. *La Flamme qui dévore*, roman par ALBERT HUBLET. — 25. *L'Ouragan rouge*, souvenirs d'un journaliste russe, par N. BELINA-PODGAETSKY. — 26. *Drames et Idylles de l'Etang*, par LÉO SENDEN (trad. par LÉON BRECKX).— 27. *L'Enfant à la tête folle*, roman par PAULIN RENAULT.

SÉRIE 1938 :

28. *L'Assassin de la Poupée*, par TIRSO MEDINA, roman traduit de l'espagnol. — 29. *La Simple Histoire du Bon Père Petit*, par HENRI DAVIGNON, de l'Académie de Belgique. — 30. *Hors de la Tempête*, par N. BELINA-PODGAETSKY. — 31. *Sous le Signe de Jean de Nivelles*, roman folklorique par LOUIS WILMET. — 32. *Le Spectre d'Ellora*, roman d'aventures, par GUY D'AVELINE.

SÉRIE 1939 :

33. *Souvenirs littéraires*, par le Cte H. CARTON DE WIART. — 34. *Le nuton de Pierre Brangnette*, par EDOUARD NED. — 35. *Le sang des Gaules*, roman, par A. MABILLE DE PONCHEVILLE. — 36. *Faux Appel*, roman, par LÉON LELOIR. — 37. *L'horrible aventure du Docteur Osmont*, roman policier, par PIERRE MONTMAJOUR.

SÉRIE 1940 :

38. *Antoon Wyman l'Antiquaire*, par MONA DANE. — 39. *L'Impératrice aux cheveux d'or*, par J.-M. GILIS. — 40. *Ceux que j'ai connus*, par le Baron F. VAN DEN BOSCH. — 41. *L'écume des cœurs*, roman par JOSSE ALZIN. — 42. *Au temps de la Colère de Dieu*, roman historique, par J. GUILLEMIN.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

à mes petits-fils.

CEUX QUE J'AI CONNUS

COLLECTION DURENDAL

N° 40

Il a été tiré de cet ouvrage, pour la Collection Durendal, outre l'édition ordinaire sur papier édition mat, trente-cinq exemplaires sur Featherweight, numérotés de 1 *à* 35.

DU MÊME AUTEUR :

Sur le Forum et dans le Bois Sacré.
Collection Durendal.

Dessins de Pierre MELOT.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Firmin van den BOSCH

de l'Académie Royale de Langue
et de Littérature françaises

CEUX
QUE J'AI CONNUS

BRUXELLES
Collection Durendal
83, Rue des Atrébates, 83

PARIS
P. Lethielleux
10, Rue Cassette, 10

TABLE

I	Ombres de la politique.	9
II	Le Carnet d'un vieux Gantois	71
III	Le Rappel de Georges Rodenbach . . .	115
IV	Jules Destrée	129
V	Emile Claus	145
VI	Figures et images d'Orient	151

I

OMBRES DE LA POLITIQUE

I

Ombres de la politique

Ma première visite à la Chambre.

Avec quel respect, délaissé en même temps que mes autres illusions de jeunesse, je montais l'escalier en spirale et me penchais, du haut de la tribune, sur la cuve où s'élaborait la pâtée législative!

Au siège de la présidence, sommeillant assoupi sur un livre, un coupe-papier à la main, en une attitude de divinité bouddhique, Théophile de Lantsheere; au moindre remous, les lourdes paupières se levaient sur un œil vigilant et un coup sec sur le pupitre restituait à l'assemblée un rythme ordonné.

Au banc des ministres, Beernaert, la face large encadrée de favoris, attentif et décoratif, dans une attitude de pair de la Restauration.

Au coin d'une travée de droite, Woeste et sa face en lame de couteau, écrivant des lettres, mais surveillant visiblement les débats, et

portant d'intervalle, à ses yeux vrillants, un monocle au mouvement circulaire.

A gauche, Frère-Orban, taille droite, toupet dressé et bras croisés. Et pas loin de lui, les mains dans les poches, le ventre redondant et un pince-nez dressé de travers sur un masque paradoxalement ecclésiastique, Jules Bara tenant prêt ses gouailleries anticléricales de vieux gamin du Tournaisis.

Au centre, un homme de haute taille, au visage martial, qui n'était autre que le comte Adrien d'Oultremont, le premier père du service personnel.

Au sommet de la gauche, un gros homme, à allure de notaire, toujours en mal d'une intervention querelleuse — il s'appelait Bouvier — et surveillant, à sa droite, tout développement d'idées qui lui permit de placer une interruption.

Un orateur, à la silhouette professorale, au verbe cadencé et aux gestes classiques, parlait; il développait, avec une rare clarté, son point de vue de vieux libéral, de l'économie politique, irréconciliable avec les droits d'entrée : Eudore Pirmez.

En dépit d'un vague ronronnement épars dans l'assemblée, on sentait qu'Eudore Pirmez avait l'oreille de ses collègues.

Tout cela donnait l'impression d'un salon de bonne compagnie où l'on savait écouter avec déférence et échanger des idées sans éclats rageurs de voix.

Ce Parlement d'alors, avant l'émiettement de la proportionnelle, était rangé symboliquement par bancs : on se montrait le banc de Bruxelles où siégeait comme chef de file Henri de Mérode, en sa rare distinction princière, le banc de Liége que Frère-Orban dominait en Olympien, le banc de Gand, où à côté de de Smet de Naeyer, impatient et nerveux, se profilait la figure de rêve, sous les abondantes boucles noires, de Justin van Cleemputte, le dernier des romantiques parlementaires; le banc d'Anvers, où primait Victor Jacobs, à la voix d'or.

L'éloquence de Victor Jacobs distribuait ses effets entre la souplesse de la cantilène et la puissance des vagues. Elle m'a laissé un inoubliable souvenir; postérieur à ma première visite au Palais de la Nation, ce sou-

venir se situe à la fin d'un débat orageux et passionné où la gauche conduite par la fougue sauvage et élémentaire de Paul Janson s'était ruée contre Beernaert, accusé, au cours de l'affaire Pourbaix, de s'être, dans les troubles du Hainaut, servi d'un agent provocateur. Au terme de cette discussion fiévreuse et tumultueuse, Victor Jacobs, dans un silence impressionnant, évoqua avec une inoubliable maîtrise picturale, les jeux sanglants du cirque romain où les carnassiers infligeaient, aux martyrs, le long et inexorable supplice de leurs griffes et de leurs crocs; et l'orateur concluait au milieu d'une intense émotion : « Contre les fauves, je me range du côté des victimes. »

Cette pathétique péroraison valut à Victor Jacobs l'admiration de ses adversaires eux-mêmes et notamment du plus redoutable d'entre eux : Paul Janson.

Par le tempérament, par l'action, par l'éloquence, Paul Janson donnait l'impression d'une force de la nature. Il était à la fois volcanique et torrentiel. Pasteur d'images rutilantes, il les chassait devant lui sous les

coups d'une lanière infatigable, les poussait à une attaque dont la tactique, par ailleurs, demeurait lucide jusqu'à l'adresse. Dans notre parlementarisme d'alors, Paul Janson faisait figure d'un dialecticien vêtu du romantisme des « *Châtiments* ». Au repos, quand il n'était plus en représentation et qu'il avait enlevé le masque du partisan, ce violent était presque un tendre, de relations courtoises, d'accueil empressé et généreux, avec un bon sourire apaisé dans sa rude face léonine.

A côté de Paul Janson, son frère d'armes, mais si dissemblable, Emile Féron esquissait la sévère silhouette d'un pasteur protestant, à la parole prédicante plutôt qu'oratoire et dont les discours faisaient toujours l'effet d'un robinet d'eau tiède qui se refroidit en tombant. C'était un homme de valeur et un grand honnête homme — mais irrémédiablement triste. Tandis qu'en face d'eux leur ennemi commun, Charles Graux, patricien élégant, et qui avait capturé dans les filets de son verbe les abeilles de l'Hymette, semblait un Athénien égaré dans la finance.

Quand les socialistes accédèrent au Parle-

ment, dans le concert tumultueux et parfois cacophonique dont ils le gratifièrent, deux voix, quand elles se faisaient entendre en solo, étaient écoutées par tous : la voix d'Emile Vandervelde et la voix de Jules Destrée.

L'art oratoire d'Emile Vandervelde était de la dialectique orchestrée, de la logique mise en musique, Marx, vêtu en Siegfried et en Fidelio, et commenté tour à tour par les éclatantes sonorités de Wagner et par la caresse enveloppante de Beethoven. Et avec quelle aisance, l'artiste passait de la puissance à la douceur, au point qu'ayant un jour à mes côtés, pendant une intervention d'Emile Vandervelde, un ancien ministre, esprit d'une extrême finesse, celui-ci s'écria, à un tournant brusque du discours : « Tiens, le requin se fait sirène. »

L'éloquence de Jules Destrée atteignait au vrai chef-d'œuvre d'art, aux architectures parfaites, et où l'harmonisation des motifs classiques et des motifs modernes était ménagée avec autant de dévotion que de dextérité. Graduellement, l'édifice s'élevait; sous

la poussée de l'inspiration, les murs s'animaient de statues et les colonnes s'ornaient d'arabesques, et quand le monument était achevé, le créateur, d'un grand geste d'ivresse triomphale, dressait à son sommet une victoire aux ailes déployées. Il arrivait d'ailleurs que, le temple debout, on ignorait à quelle divinité il était consacré, au « Démos » populaire ou au dilettantisme esthétique.

***

Deux grandes figures dominaient, à cette époque, la politique catholique et même la politique générale : Woeste et Beernaert.

Un même souci élevé de servir les animait, et leur part fut également grande dans les bienfaits dont, chez l'un et l'autre, une longue carrière, restée étonnamment active jusqu'au bout, fit bénéficier le pays et leur parti. Mais comme leur manière de servir était autre, dictée moins par une différence de conception que par une opposition de tempéraments et un contraste d'éloquence!

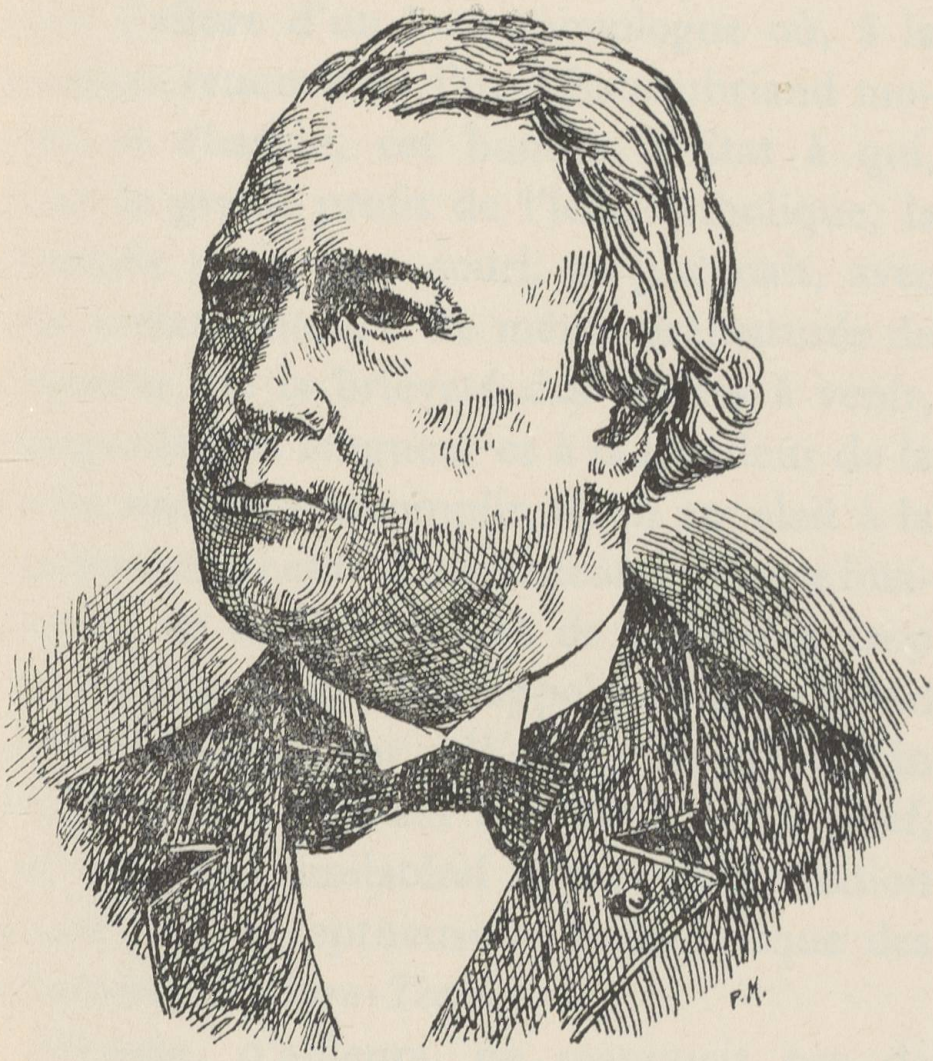
Pour atteindre le même but, Woeste

fonçait droit sur l'obstacle, tandis que Beernaert le contournait habilement. Et cette stratégie dissemblable imprimait à la parole publique de l'un une puissance de clarté, de netteté et de logique qui était diluée chez l'autre dans une diplomatie de verbe de la plus rare souplesse et d'un incomparable souci des nuances. Woeste maniait le sabre, tandis que Beernaert se battait à l'épée. Mais tous deux, quand ils étaient victorieux, saluaient l'adversaire d'un identique salut élégant de l'arme.

Leur long malentendu — dont on ne peut pas contester qu'il desservit à certaines heures la cohérence du parti catholique — ne dérivait pas, comme on l'a dit mesquinement, de rivalités d'ambitions, aucun d'eux ne se résignant à être le second à Rome, mais d'une incompatibilité de caractères qui se révélait dès qu'on les approchait.

C'est au Congrès de Malines de 1891 que j'abordai pour la première fois Beernaert, parmi un groupe de jeunes gens qu'il avait conviés à un thé dans un salon du Séminaire.

Sans doute, il se montra accueillant et



Guillaume VERSPEYEN
(Le Bien Public)

cordial, mais la conversation prit tout de suite l'allure d'un long monologue où, à la manière renouvelée d'un Chateaubriand morose et chagrin, cet homme d'Etat à qui, pour le grand profit de l'idée catholique, la destinée avait tant souri, se plaignait, avec une mélancolie tout de même prématurée de coquette, de la brièveté des années à venir, comparée à la longueur et à la lourdeur de la tâche restant à accomplir, et en appelait à la justice immanente d'une méconnaissance imaginaire de la destinée et de l'hostilité trop certaine de celui qu'il appelait, sur quel ton agressif « Monsieur » Woeste, en ayant soin de mettre l'accent sur le « Monsieur ». Bref, cet entretien unilatéral laissait la sensation d'une page somptueuse et mélancolique des *Mémoires d'Outre-Tombe.*

Woeste, d'ailleurs, ne manquait pas de revaloir à Beernaert ses brocards, mais sur une gamme à lui, sèche et métallique. Dans un dîner chez Jules van den Heuvel, où je le rencontrais pour la première fois (c'était au moment de ses démêlés avec la démocratie chrétienne naissante et du daensisme), il

fonça, dès le potage, et sans ménagement, sur les leaders de la Ligue Démocratique : Georges Helleputte et Arthur Verhaegen, égratigna d'un coup de griffe sommaire Renkin et Carton de Wiart, et traita l'abbé Daens d'aventurier; tout cela, d'une voix âpre, aux résonances de crécelle, et soulignant ses exécutions du geste tranchant comme un couperet de guillotine, de ses longues mains osseuses; et il concluait : « Et voilà la couvée de Monsieur Beernaert » — et lui aussi mettait l'accent sur le « Monsieur ».

Je viens de rappeler les noms de Georges Helleputte, d'Arthur Verhaegen, de Jules Renkin et de l'abbé Daens.

Tête haute, poitrine bombée, démarche fonçante, Georges Helleputte avait toujours l'air en départ pour la bataille. Et sur le terrain du verbe, cette bataille était livrée à coups d'une éloquence de grande allure, avec des périodes classiques impeccables, un peu périmées (il affectionnait le « non seulement, mais encore »), toutes brûlantes d'une chaleur contenue qui venait du cœur. Car autant que passionné, il était généreux et sa

démocratie dérivait non des calculs de l'esprit mais des élans d'une âme éprise de charité et de justice.

Pour servir la cause à laquelle il s'était voué et pour vaincre les obstacles que rencontraient ses débuts, Georges Helleputte, tacticien subtil autant qu'il était « debater » entraînant, pratiquait avec une redoutable maîtrise, la stratégie des couloirs, et l'art de semer des pelures d'oranges.

Parce que, pendant la guerre, au Havre, il n'avait pas tout à fait oublié cet art, quelqu'un surnomma Georges Helleputte « l'anguille sous le rocher de Sainte-Adresse ».

Arthur Verhaegen était une âme d'une grande noblesse, brûlante du plus ardent et plus hardi prosélytisme.

Ce fut ce grand bourgeois catholique qui le premier, dans la vieille cité gantoise où le socialisme avait fait une ascension organisée et prodigieuse, entreprit, avec une élite de travailleurs, une résistance qui devait s'épanouir progressivement en la grande œuvre de solidarité chrétienne, dont on en a fêté en 1938 le demi-siècle d'existence et d'action.

Je revois la modeste petite salle du « Volk » éclairée de clignotants « quinquets », et où, autour d'une table sans tapis vert, Arthur Verhaegen réunissait le premier état-major de la Ligue antisocialiste. Eylenbosch, de Guchtenaere, de Munnynck, d'autres encore, artisans des débuts, étaient là. J'entends encore la voix ferme et un peu rauque du chef, développant en un flamand hésitant et qu'il venait d'apprendre, les directives qu'il assignait au mouvement nouveau : se libérer d'un négativisme phraséologique pour s'engager dans une action qui combattrait le socialisme, en opposant des œuvres aux œuvres.

A ce groupement cohérent d'ouvriers catholiques, devenu aujourd'hui légion, Arthur Verhaegen se donna tout entier, avec une âme parfumée de générosité, avec un esprit armé de sûre doctrine et une volonté d'acier qui fonçait sur l'obstacle. Et Dieu sait si Arthur Verhaegen rencontra des obstacles! Chez les gens de sa « classe » d'abord, cette bourgeoisie gantoise, tant catholique que libérale, qui mit du temps à

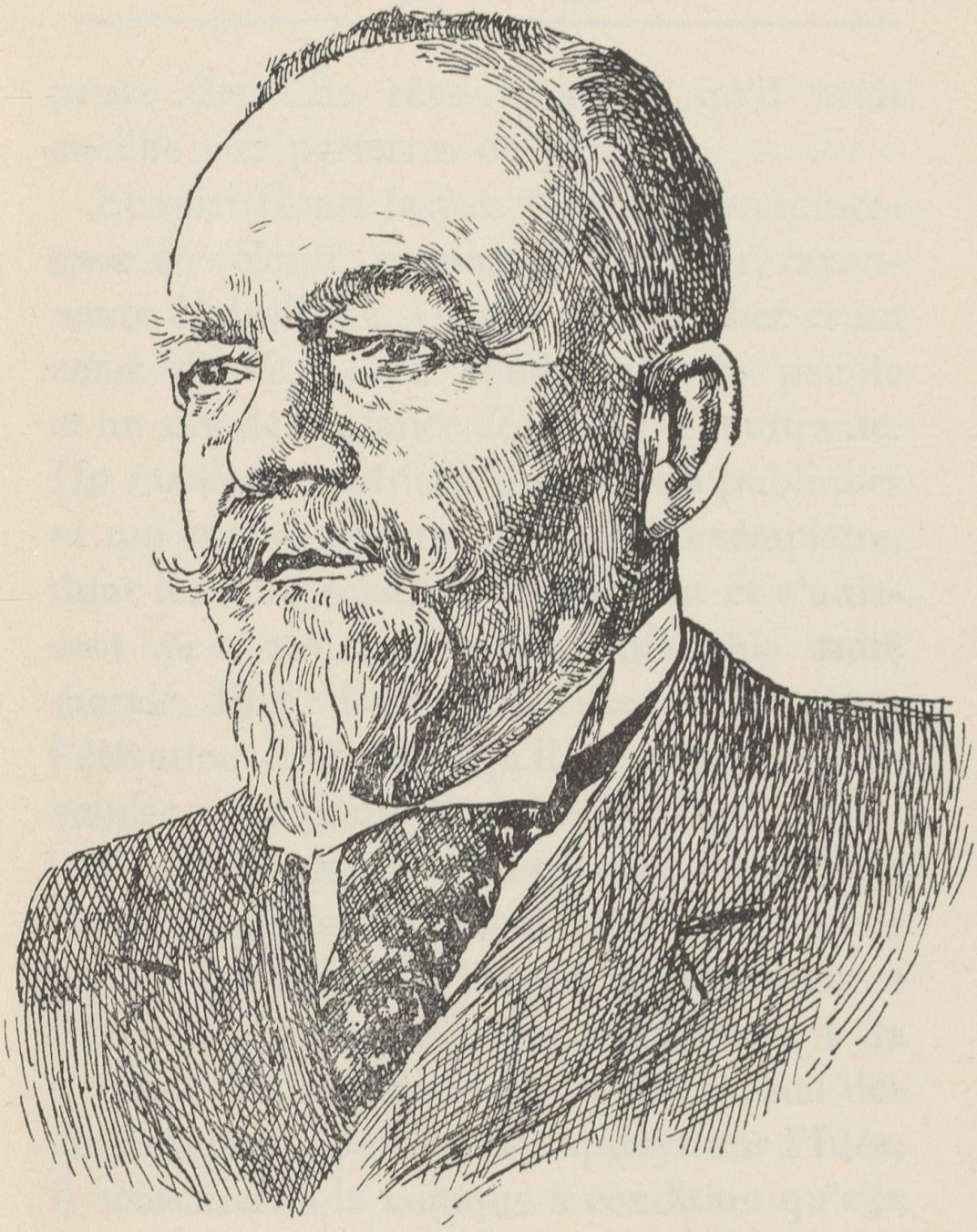
s'apercevoir de l'existence même d'une question sociale. Chez les dirigeants du parti catholique ensuite qui, dans l'illusion de leurs succès électoraux, considéraient une formation ouvrière catholique comme une menace pour la cohésion de l'Association. Et pour avoir regardé et vu en avant de son temps et avoir préparé l'avenir — avec quelle lucidité! — Arthur Verhaegen se voyait dénoncé comme un transfuge de son milieu et de son parti.

Si le précurseur qu'il sentit en lui souffrit de cette méconnaissance, — et je possède à cet égard des lettres mélancoliques jusqu'à en être douloureuses, qu'il écrivit au jeune journaliste que j'étais alors — cette méconnaissance ne ralentit en rien sa marche en avant vers de progressives réalisations.

Pour le soutenir et l'encourager, Arthur Verhaegen avait d'ailleurs à ses côtés, le plus admirable et le plus chaleureux stimulateur, en la personne de son beau-père, le sénateur Lammens, dont la verte vieillesse était comme illuminée par la plus enthousiaste bravoure spirituelle.

Exilé par la tourmente de 1914, Arthur Verhaegen ne put se consoler d'avoir été brutalement séparé des œuvres qui étaient la substance même de sa vie — et ce déchirement de sa destinée hâta sa fin.

C'est le moment, à côté d'Arthur Verhaegen, de faire revivre son frère en démocratie, Jules Renkin. Mais vraiment, il reste encore si proche de nous et si vivant que notre amitié a bien de la peine à le ranger parmi les ombres. Il est là devant nous en son allure bougonne, qui cachait si mal la chaleur de son cœur. Nous entendons toujours sa voix à l'âpre énergie, dont les accents étaient ponctués par la vigueur du geste. Il nous semble qu'il continue à nous communiquer son goût de la bataille et sa passion de servir tout ce qu'il aima. Renkin fut vraiment le messager des espérances et des illusions de notre génération. Il resta activement fidèle aux unes et quand la décevance jeta son ombre sur les autres, et que l'homme d'Etat qu'il devint consentit aux exigences contingentes, il garda en lui, sous l'armature du réalisateur positif, la



Baron Prosper de HAULLEVILLE

(Le Journal de Bruxelles)

petite fleur de rêve inexaucé qu'il avait cueillie aux parterres de jeunesse.

Et voici Henri Jaspar. Noble figure imprégnée de volonté, passionnée de servir, rayonnante d'idéalisme. Un cerveau de chef et un cœur d'apôtre. Un conducteur de peuple et un ami de l'enfance désarmée et souffrante. Un manieur supérieur des affaires publiques et qui meurt pauvre. Existence exemplaire, dont les complexités se rejoignent et s'unissent au sommet dans une inflexible unité morale. Bref, dans toute l'étendue et toute l'élévation d'un mot qu'il ne faut pas galvauder : un grand honnête homme.

Henri Jaspar avait le sens de l'Etat, non dans une forme rigide et dominatrice, mais dans cette modalité souple, clairvoyante et tolérante où les principes s'adaptent à la mobilité des événements et à l'évolution des circonstances. Fermement appuyé sur l'Idée, il consentait à la tactique à condition qu'elle ne sombrât pas dans le jeu des factions. Chez lui, l'homme politique se voulait ombrageusement à distance et à l'abri des politiciens.

Son éloquence portait la marque même de

son tempérament. Elle avait la résonance puissante de l'airain, mais qui s'adoucissait au contact d'une sensibilité dont il avait la pudeur et qui invinciblement imprimait à son verbe une poésie pacifiée.

Il considérait l'amitié comme un don de loyauté et de franchise qui exigeait une entière réciprocité. Jamais il ne parvint à s'accommoder des grandes et petites trahisons qui jalonnent les relations politiques. En retour du don d'affection, il réclamait une sincérité sans restriction. Au premier moment sa spontanéité de réflexes se rebellait parfois contre elle, mais peu à peu, avec cette bonne grâce qui était chez lui le visage de la bonne foi, il se « rendait » et ses réactions se dissolvaient dans une délicate gratitude émue.

La dernière huitaine de la vie de Jaspar revêtit la pathétique et sévère beauté d'une page de Plutarque. Dans l'imminence d'une grave crise gouvernementale, le conseiller éprouvé de la Couronne avait été prévenu de se tenir prêt. Cependant sa santé laissait depuis longtemps à désirer. Ses médecins, comme sa famille, le suppliaient de se mé-

nager. Il leur avait promis une sagesse résignée, mais quand arriva l'appel de son Souverain, il fit l'effet du coup de clairon qui dresse le soldat au repos. Rien ne compta plus dès ce moment pour lui que le devoir et la joie de mettre ce qui lui restait de forces à la disposition de sa Patrie et de son Roi. Et ce furent deux journées harassantes de démarches, de négociations et de tractations avec les alternatives exaltantes ou déprimantes d'espoir et de désillusion. Enfin, Henri Jaspar, submergé par les incompréhensions et les résistances partisanes, dut se déclarer vaincu, et le vieux lion rentra dans sa tanière pour mourir.

Si ce lutteur de race qui avait l'amour de la bataille, comme le cheval arabe a le goût du galop, eût pu fixer lui-même l'heure de son rappel à Dieu, sans doute aurait-il choisi celle qui sonna alors pour lui.

Ce grand Belge, ce Belge intégral devait être frappé, debout, les yeux fixés avec angoisse sur l'avenir de son pays et son être tout entier, en son enveloppe déjà fragile, héroïquement raidi dans un suprême et tra-

gique effort pour sauvegarder l'unité d'une Patrie dont il fut un des plus grands et plus généreux enfants.

Henri Jaspar est mort en service commandé.

***

J'ai connu de près l'abbé Daens, d'abord parce que, sans les conseils judicieux de mon maître Jules van den Heuvel, j'eusse été son colistier à Alost (et voilà n'est-ce pas qui eût justifié préventivement ce qualificatif « d'ami de tous les irréguliers » que mon cher ami Henri Davignon me décerna dans son discours de réception à l'Académie), et ensuite parce que, plus tard, chef du Parquet de Termonde, au moment le plus vif des agitations daensistes, j'eus à intervenir bien souvent dans les remous de meeting, de presse et même de voie publique, provoquée par la fougue guerroyante du Savonarole d'Alost.

Verhaeren a parlé d'un moine menant la guerre à coups de crucifix. L'abbé Daens ressemblait à ce moine-là. Sous prétexte que seul il prenait l'Evangile au sérieux (que de

fois je lui ai entendu proférer ce mot-là), il s'en servait comme d'une massue, pour distribuer des coups sur la tête de ses adversaires, et particulièrement sur le chef illustre de Charles Woeste.

Pour justifier ses outrances, l'abbé Daens avait des arguments déconcertants. Un jour qu'à la suite d'une diatribe de meeting, en tous points excessive, je lui rappelais les devoirs de la charité, il me répondit : « Il y a deux sortes d'individus qui n'ont pas droit à la charité : les gens de mauvaise foi et les imbéciles. »

Cependant, au repos et dans l'intimité, ce partisan exaspéré révélait des coins de bonhomie, d'enjouement et presque de candeur. Il était d'ailleurs très instruit, avait des lettres, et s'en servait pour corser ses discours de réminiscences et de citations — il recourait souvent à Lamennais — et pour fleurir sa conversation, Gezelle était sa grande admiration et il aimait à citer ses vers. A une heure de lassitude, il m'avoua que celui-là avait choisi la meilleure part.

A la Chambre, l'abbé Daens fit faillite.

Et cet entraîneur de foules s'enlisa dans la manœuvre parlementaire où Charles Woeste prit sur lui une inexorable revanche.

L'abbé Daens mourut apaisé, ayant reconquis la sérénité d'une âme que la politique bouleversa sans jamais la ternir.

Je suivis son modeste convoi. Il n'y avait là que ses derniers fidèles et beaucoup de pauvres.

***

En même temps que de l'abbé Daens à Alost, j'eus à cette époque à m'occuper, dans une autre partie de l'arrondissement, d'un second agitateur qui avait poussé à la rébellion les soldats du fort de Rupelmonde. Celui-là s'appelait Edouard Anseele. Ce n'était pas un inconnu pour moi, car à quinze ans de distance il avait sa place dans mes souvenirs de jeune journaliste.

En 1887, secrétaire de rédaction de *L'Impartial de Gand*, que dirigeait Jules Van den Heuvel, je reçus de lui, un dimanche matin un mot me signalant que ce jour-là, on inaugurait, au marché du Vendredi, un

nouveau local du « Vooruit » et qu'il y aurait là une intéressante chronique à faire.

A cette époque, le « Vooruit » était pour les conservateurs gantois, catholiques et libéraux, l'antre même de Satan. Je ne fus que davantage curieux d'y pénétrer.

A onze heures donc, je m'acheminai vers la Grand'Place, plantée d'arbres, au centre de laquelle Jacques Van Artevelde étend sa dextre souveraine. A l'extrémité de ce « forum », prédestiné aux mouvements populaires, un drapeau rouge, arboré au-dessus de la porte d'un cabaret, m'indiquait où je devais être. Je traversai le « café » saturé d'une atmosphère de tabac, pour pénétrer dans une salle de meeting, d'une vingtaine de mètres de long, aux plâtres à peine séchés et où une dizaine de rangées de bancs faisaient face à une estrade improvisée, composée de trois tables jointes, couvertes d'un quelconque tapis. Quand on voit ce que sont à présent les « palais » du « Vooruit » à Gand, on peut se rendre compte du chemin parcouru.

Lorsque les auditeurs et les auditrices, au

nombre total d'une centaine, furent en place, un homme entra, jeune, souple et musclé, la casquette posée un peu de travers sur des cheveux châtains, et, derrière le binocle, un regard vif et provocant.

C'était Edouard Anseele. Il était accompagné d'Edmond Van Beveren, qui dans sa tête de bélier roux, portait un réel génie d'organisateur, et de Ferdinand Hardyns, le rédacteur en chef du journal « Vooruit », qui devait succomber prématurément à une tâche menée avec une passion épuisante. D'un bond de léopard, Anseele sauta sur l'estrade. Alors, ce fut un délire d'acclamations et des cris répétés de « Leve Eedje! » C'était sous ce diminutif familier de son prénom que le chef socialiste était désigné avec dévotion par ses partisans et, par ironie, par ses adversaires.

Dès lors, l'éloquence d'Anseele, en flamand et en français, — car il était un remarquable bilingue — s'affirma ce qu'elle fut pendant un demi-siècle de lutte : une force élémentaire, dédaigneuse de tout purisme, charriant

à la fois des images, des sarcasmes, des apostrophes et des souvenirs de lectures.

C'est ainsi que ce dimanche d'inauguration, le discours d'Anseele — je me souviens des termes et jusque du ton — fut un commentaire rutilant et exaspéré du mot de Shakespeare : « Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark ! » Car, comme Degrelle, Anseele eut ses « pourris », et contre lesquels il tonnait avec une égale véhémence : c'étaient les « barons du coton » (katoenbaronnen), dénomination méprisante dans laquelle Anseele enveloppait non seulement les industriels, mais tous les grands bourgeois de Gand et pêle-mêle les catholiques et les libéraux. Il avait l'art tout spécial de camper en quelques traits des portraits du plus agressif pittoresque. Sa cible de prédilection était Hippolyte Lippens, bourgmestre et chef du parti libéral. Celui-ci ayant la phobie de l'Inquisition et du duc d'Albe, Anseele lui demandait railleusement : « Qu'avez-vous donc à reprocher au duc d'Albe ? Vis-à-vis de la classe ouvrière, c'est vous le duc d'Albe ! » Et faisant allusion au visage sévère

de son redoutable antagoniste, il ajoutait : « Vous avez même volé sa figure! »

Dès ses débuts, Anseele cultivait intensément en lui et développait avec une menaçante provocation cette idée que pour vaincre le capitalisme, la classe ouvrière devait le combattre sur son propre terrain, adapter ses méthodes à la tactique socialiste, opposer commerce à commerce, industrie à industrie, banque à banque. Tout au plus la forme de société devait-elle différer, la coopération se substituant à l'anonymat.

On sait ce qui en advint et que si Anseele, en réalisant les conceptions de sa jeunesse, a mis sur pied de puissantes organisations, par ailleurs, et sans doute pour avoir été trop logique dans ses entreprises, d'amères et cruelles déceptions jetèrent leur ombre sur les dernières années du chef vieilli et désabusé.

Mais voilà qui nous mène loin des heures initiales que je viens d'évoquer. La chronique qu'en ces jours lointains je consacrais à Anseele dut lui plaire par un souci d'objectivité qui tranchait sur la violence des atta-

ques dont il était, en réponse d'ailleurs à ses propres débordements de parole et de plume, habituellement l'objet. Le fait est qu'Anseele n'oublia jamais, comme il disait, que j'étais « le seul clérical qui ne l'eût pas « tout à fait » engueulé! » Et c'est cela sans doute qui me valut d'obtenir d'Anseele, ministre des Chemins de fer, la grâce d'un ingénieur coupable de négligence professionnelle, un de ces ingénieurs dont il avait dit pourtant, en un de ces moments d'humeur agressive auxquels il s'abandonnait fréquemment, qu' « un ingénieur ne valait pas un contremaître ».

Ces sortes de boutades âpres et soudaines firent décerner à Anseele le qualificatif de « virtuose de la brutalité ». Mais peut-être bien que ce n'était là qu'un masque d'homme public. Car, dans les relations privées, même à l'égard de ses adversaires, il avait du charme, un charme familier, presque gamin, le charme gardé intact, sous la rude écorce du partisan, de l'Eedje adolescent qui avait dominé l'esprit et conquis le cœur des foules gantoises.

***

A présent, passons la barricade pour esquisser les hautes et sympathiques figures de deux hommes politiques gantois à l'amitié et à la protection de qui j'ai une dette spéciale de gratitude : Gérard Cooreman et Jules van den Heuvel.

Dans le milieu catholique gantois, le rôle de Gérard Cooreman, avant son entrée dans la vie politique active, n'était pas celui du régisseur parlant au public, mais celui du conciliateur pour cas épineux. Lorsqu'il y avait, dans le parti, une difficulté à résoudre, une rivalité d'ambitions à apaiser, une intrigue à déjouer, le « père Léger » grand électeur, allait se confier à Guillaume Verspeyen, grand conseiller qui, d'ordinaire, lui donnait son avis : « Appelez Gérard. » Et Cooreman se mettait en route, et, après quelques marches et contre-marches, quelques grains d'encens par-ci et un peu d'onguent par-là, tout s'aplanissait. Sa spécialité était de guérir le parti de cette maladie, plus fréquente aux jours de succès qu'aux

jours de revers, et qui s'appelle la candidaturite.

Gérard Cooreman, était un tempérament aux ressources les plus riches et les plus variées : chrétien aux convictions fermes et arrêtées, humaniste à la forte culture, homme d'affaires consommé, il avait, comme ressources secrètes, les dons précieux du tacticien : une connaissance profonde du cœur humain, un bon garçonnisme spirituel, et l'amour de la fantaisie. Aucun des côtés sérieux de la vie ne lui échappait, mais comme il savait s'amuser des petits aspects qu'elle offre à l'observateur attentif! Et cette faculté, qui est comme de la jeunesse perpétuée, il l'avait conservée jusque dans la vieillesse et jusqu'après les premières atteintes de la maladie qui devait l'emporter. Et quels services cette faculté ne lui rendit-elle pas dans les hautes fonctions qu'il occupa successivement : ministre, elle lui permettait d'éconduire les quémandeurs sans qu'ils gardent rancune ; président de la Chambre, elle lui donnait le moyen de calmer les orages; président du Conseil, aux heures

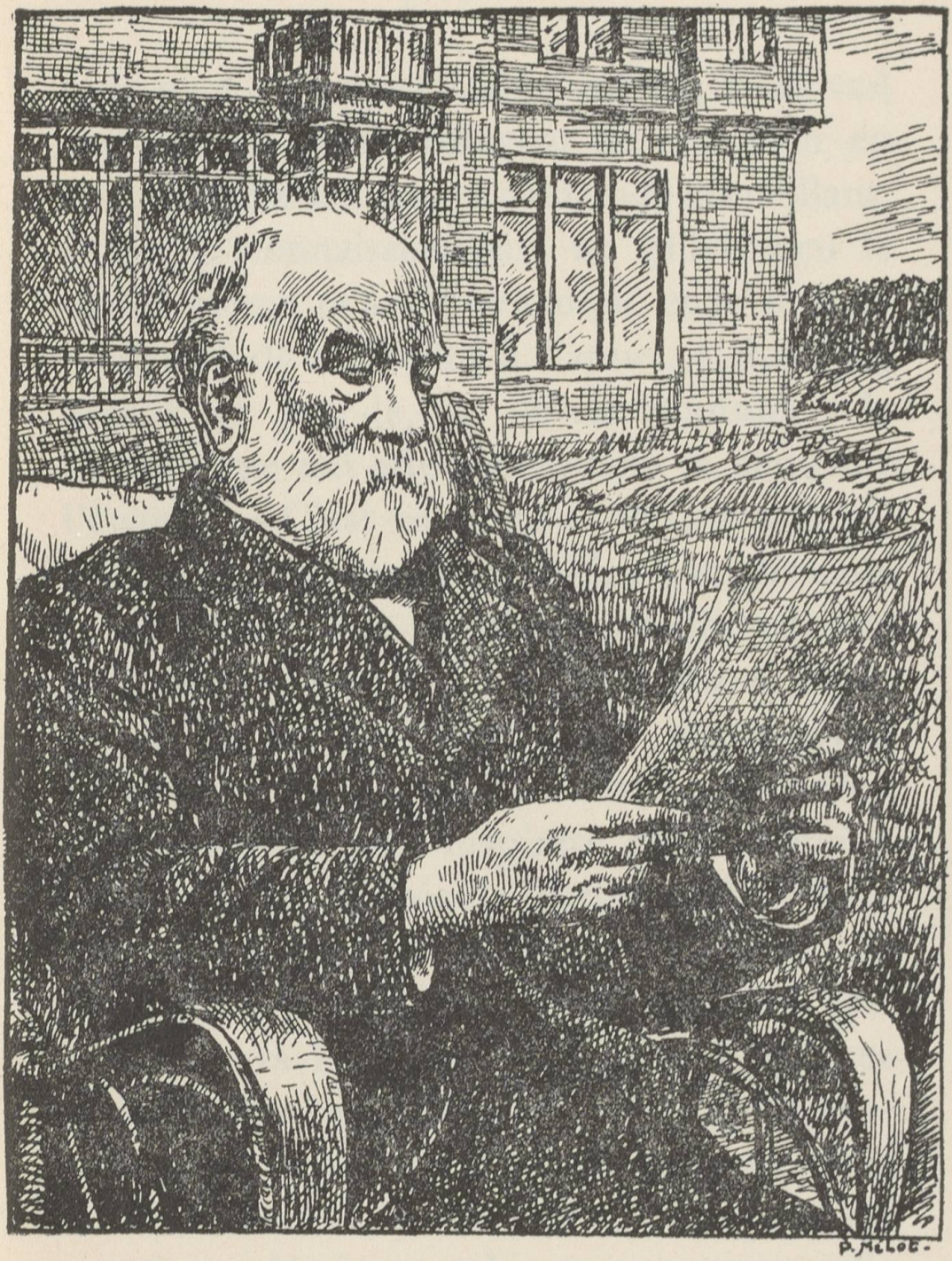
tragiques du Havre, elle lui facilita son rôle difficile de premier professeur de vaillance et d'espoir.

La carrière politique de Gérard Cooreman se termina, au moment de l'armistice, au château de Lophem. Comment l'habile et fin manœuvrier qu'il était se laissa-t-il débarquer si allègrement ? C'était la première fois et la seule où il fut dupe. A moins que... Toujours, en tous cas, se refusa-t-il à des confidences à ce sujet. Et ce fut la première fois aussi que chez lui l'homme d'esprit ne prit pas sa revanche.

Cet homme d'esprit fut un grand citoyen et le plus fidèle des amis.

***

Et voici Jules van den Heuvel. Je me revois, il y aura cinquante ans — mon Dieu oui, c'était en 1887 — entrant pour la première fois dans ce grand cabinet de travail de la rue Savaen, à Gand, de haut en bas tapissé de livres, et que connurent tant de jeunes hommes de ma génération... Sanglé dans sa



Victor JOURDAIN

(Le Patriote)

redingote, le sourire clair, l'œil vif, Jules van den Heuvel vint au-devant de moi, non en aîné protecteur mais en camarade accueillant. Je ne le connaissais pas; un billet reçu le matin même m'avait convoqué et je m'étais empressé de répondre à l'appel. Celui que, depuis ce jour-là, je devais nommer « le maître » me mit affectueusement la main sur l'épaule : « C'est vous, dit-il, la Cravache de « *l'Etudiant Catholique*? » Mes compliments pour votre article. Voulez-vous une tribune plus grande, entrez à « *L'Impartial* ». Jugez de ma fierté joyeuse. Jeune universitaire gantois, je venais, en une des notations au picrate servilement inspirées de la manière tranchante et imagée de Barbey d'Aurevilly, qui fut l'idole littéraire de mes débuts, de me colleter avec un barbon doctrinaire, qui émaillait ses leçons universitaires d'épaisses plaisanteries anticléricales. Mes protestations au cours et mes impertinences dans « *L'Etudiant* » m'avaient valu quelques ennuis académiques, plus une semonce officielle du recteur, contre laquelle j'avais eu l'outrecuidance d'en appeler, par lettre ou-

verte, au ministre de l'Instruction publique. Malgré tout, j'avais le sentiment d'avoir été un peu fort et voilà qu'un professeur, qui était déjà un maître du Barreau et un homme politique en vue, m'approuvait et m'engageait à continuer.

J'ai voulu évoquer, par le menu, ce lointain souvenir personnel parce qu'il caractérise ce qui fut la dominante inflexible — à travers une longue et si brillante carrière — de la personnalité de Jules van den Heuvel : une bravoure intellectuelle aussi généreuse que lucide qui le faisait réagir instantanément et activement contre toutes les atteintes à la dignité et à l'indépendance de la pensée humaine, au respect et à la tolérance qui lui sont dus. Ce grand juriste, ce grand humaniste et ce grand ministre eut la répugnance instinctive de tous les fanatismes. Et voilà pourquoi — soit dit en passant — van den Heuvel ne parvint jamais à pénétrer au Parlement. Ce parlementaire-né et qui lors de son passage au Ministère de la Justice conquit d'emblée la Chambre et le Sénat, par son éloquence avertie, lumineuse et

élégante, fut toujours traité en paria et en suspect par son parti — page d'histoire électorale dont il n'y a vraiment pas lieu de s'enorgueillir rétrospectivement.

Les jeunes hommes qui ont passé par le laboratoire d'idées de la rue Savaen furent disséminés à travers toutes les carrières. Nous avions l'habitude — selon une formule qui amusait beaucoup notre maître — de les diviser en stagiaires et en disciples, les premiers qui se vouaient au Barreau ou à la magistrature, les seconds qui se destinaient au professorat ou à la politique. Quelque chemin qu'ils aient pris, tous peuvent attester le dévouement passionné de van den Heuvel pour la jeunesse, et le haut souci qui l'animait de former une élite. Mais, dans cette formation, nul esprit de système et aucune mise en œuvre d'un moule uniforme. Notre guide s'attachait à nous donner le sens de nos possibilités et nous aiguillait dans la direction de nos goûts et de nos inclinations. Cela fait, pour employer une expression familière, il nous laissait la bride sur le cou. Jamais éducateur ne pratiqua davantage, avec une

sorte de scrupule, la déférence à l'égard de la personnalité de ses élèves. Combien d'entre eux — un Léon Dupriez, un Prosper Poullet, un Alfred Nerinckx, un Georges van den Bossche, un Louis Verhaeghe et d'autres — ont par la suite, dans l'enseignement et dans la vie publique défendu des thèses qui ne cadraient pas toujours avec les idées du « patron »? Loin de s'en offusquer, celui-ci saluait ces initiatives avec joie, comme des développements heureux des individualités propres.

C'était surtout dans le milieu de « *L'Impartial* », parmi le petit bataillon des conscrits de plume que van den Heuvel avait recruté, que nous éprouvâmes tout ce qu'avait de bienfaisant, de vivifiant et de stimulant la largeur de vues du rédacteur en chef, la liberté qu'il laissait à ses collaborateurs et la constante préoccupation — comme il aimait à dire — que nous soyons « quelqu'un ». Quelles heures ferventes, fécondes et animées notre adolescence a vécues dans ces « conseils de guerre » hebdomadaires de « *L'Impartial* », où l'état-major était composé, à côté de van

den Heuvel, de son compagnon d'intellectualité, ce cher et pauvre Albert Nyssens, à qui la vie fut finalement si injuste et si cruelle, et dont la verve étincelante et savoureuse savait imprimer aux idées les aspects les plus primesautiers et parfois les plus ironiques, et de Fernand de Smet de Naeyer — le frère et souvent l'inspirateur du grand ministre réalisateur, Paul de Smet de Naeyer — esprit d'une rare souplesse, sachant simplifier et vulgariser les problèmes économiques les plus ardus. A côté des chefs, il y avait le groupe des cadets, et notamment mon vieux camarade Arthur Goddyn, qui fut le premier magistrat de Belgique, et dont la plume juvénile fit promptement autorité. Dans la fumée blonde des cigarettes, autour des tasses de thé ou des coupes de punch doré, on discutait successivement politique, sociologie, art, littérature. Chacun apportait une idée et chacun aussi suggérait une victime. Et van den Heuvel dirigeait les débats en débroussailleur méthodique, en ordonnateur habile, en tacticien parfait. Et le travail fini et le plan de la semaine dressé, une

conversation à bâtons rompus s'amorçait, d'un laisser aller délicieux et où fusait tout l'imprévu de la fantaisie. Et l'on s'en allait tard, par les rues solitaires de la vieille cité, aux sons doux et graves de minuit...

Dans son existence si encombrée de professeur, d'avocat, de publiciste et d'homme politique, van den Heuvel avait gardé avec l'Art et les Lettres un contact constant.

En littérature, van den Heuvel, nourri de la moelle classique, s'avérait un traditionaliste. Mais il était par ailleurs, trop conscient des nécessités de son temps pour ne pas admettre que d'autres prônent les évolutions nécessaires. Devant telle œuvre d'une nouveauté hardie, il avait un mot très révélateur de sa psychologie nuancée : « Je n'admire pas, disait-il, mais je comprends »... Et en vérité, c'était bien cela, qu'il s'agisse de droit, de politique et d'art, van den Heuvel « comprenait », c'est-à-dire que la vérité et la beauté lui arrivaient en rayons droits, et dégagés des brumes de la routine, de la convention et de l'opportunisme. Et c'est parce qu'il comprenait trop bien et trop vite

que ce grand intellectuel doublé d'un grand homme d'Etat, fut si peu ou si mal compris par les autres.

***

Puisque avec Cooreman et van den Heuvel nous voici à Gand encore, nous allons, si vous voulez bien, faire un tour rétrospectif dans un des principaux laboratoires électoraux du régime censitaire, tel qu'il fonctionnait avant la venue du suffrage universel.

En ce temps-là — le socialisme n'étant pas né à la vie politique — libéraux et catholiques, dans l'arrondissement principal de la Flandre Orientale, se serraient de très près et le succès tenait à quelques voix de plus ou de moins.

La longue et minutieuse préparation du combat réclamait une organisation d'une méthode sévère et qui n'abandonnait rien à l'imprévu. C'est de cette exigence que s'inspirait l'Association catholique de Gand installée Place du Marais, dans le vieil hôtel de Nokere, encombré, à son rez-de-chaussée,

de meubles anciens authentiques ou retapés et dont le concierge faisait commerce.

Les bureaux de l'Association étaient installés au premier étage, et quels bureaux impressionnants ! Une grande salle, de haut en bas tapissée de casiers aux indications sybillines, de larges tables où les dossiers étaient rangés dans un ordre inflexible; et, attenant à cette salle, un petit cabinet, avec au centre un bureau d'acajou, et sur ce bureau deux registres à la forme allongée, et tout à côté, trois grands crayons rouge, bleu et vert. Devant ce bureau vint quotidiennement s'asseoir, pendant un quart de siècle, le Président, autrement dit le « père Léger », petit vieillard alerte, souriant, trotte-menu, familièrement surnommé la « souris blanche ». Sans cesse, il manipulait les crayons et maniait les registres; dans le premier de ces registres, les électeurs étaient rangés par communes et dans le second par ordre alphabétique, et chacun des noms était marqué d'un signe rouge, bleu ou vert : catholiques, libéraux, douteux... Ah! les douteux, ils formaient le souci constant du

père Léger et l'objet de ses plus actives et plus inquiètes sollicitudes. Songez donc, ces douteux étaient la petite masse flottante dont le mouvement à gauche ou à droite commandait le sort du scrutin. Aussi pour dépister les douteux, aucun effort n'était épargné, et quand un électeur était rangé dans cette catégorie redoutable et énigmatique, sa farde de couleur verte continuellement reprise et mise à jour contenait la nomenclature de ses tenants et aboutissants, la mention de ses relations et la notation des influences qui pouvaient avoir prise sur lui. Et tout cela consigné scrupuleusement sur le papier, tout cela se transposait à l'état de présence réelle dans le cerveau du père Léger; surtout aux approches, tous les quatre ans, de la journée fatidique de la consultation populaire, il se multipliait en démarches, pour que les douteux, selon son expression, fassent leur devoir. Votre tailleur ou votre quincaillier étaient-ils sur les registres, marqués du signe vert, aussitôt le père Léger profitait de toutes les rencontres pour vous rappeler qu'il y avait lieu de faire prendre la mesure

d'un costume ou d'acheter une batterie de cuisine.

On pense bien que les années d'élection, la qualité de douteux constituait, pour certains de ses bénéficiaires une sorte de profession grâce à laquelle ils parvenaient à manger à tous les rateliers électoraux. Aussi prenait-on à leur égard certaines précautions dont il serait historiquement indiscret d'indiquer le détail.

Ainsi on arrivait à l'aube de la bataille. Le scrutin ayant lieu au chef-lieu, depuis la veille, les chars à bancs bourrés de sandwiches et de bouteilles de bière, partaient à la recherche des électeurs de la campagne, sous la conduite des jeunes gardes. Arrivés à destination, ces véhicules étaient garés en lieu sûr et faisaient toute la nuit l'objet d'une joyeuse surveillance pour prévenir le classique attentat contre leurs roues ou leurs essieux qui aurait le lendemain tragiquement empêché le départ ou retardé catastrophiquement l'arrivée. On se mettait en route, dans l'aube incertaine, et le débarquement se faisait dans un faubourg retiré, où se

livraient traditionnellement, entre jeunes gardes rivaux et autour des « charrues croyant en Dieu », des batailles au gourdin, menées de part et d'autre avec bonne humeur et dont les résultats étaient si inoffensifs qu'on eût dit que ces algarades étaient commandées d'avance comme des impromptus de jeunesse.

Le matin de l'élection se passait dans l'attente fiévreuse que le sphinx de l'urne révélât son secret; et l'après-midi on se hâtait vers l'Association catholique. Alors le vieux local, d'ordinaire si tranquille, vivait d'une vie intense et paroxisée : dans la foule anxieuse de l'issue de la bataille, nobles, bourgeois, ouvriers, jeunes gens se mêlaient fraternellement; et, parmi cette foule, il y avait de bien jolis types à observer : l'optimiste qui annonçait la victoire d'un accent souverain; le pessimiste qui prédisait la fin du monde pour le lendemain matin; le pronostiqueur qui scrutait les courants de l'opinion et le calculateur qui noircissait de chiffres le marbre des tables! A longs intervalles, les résultats arrivaient; étaient-ils douteux, un lourd silence planait sur l'assem-

blée; étaient-ils favorables, la joie éclatait. Et ainsi, pendant des heures, au gré des nouvelles successives, la foule passait d'un pôle à l'autre. Enfin, très tard dans la nuit, c'était — habitude d'un quart de siècle! — l'annonce du triomphe. Et une clameur collective s'élevait, formidable et prolongée, où communiaient toutes les fièvres de l'enthousiasme et de la gratitude. Et au seuil de la salle apparaissait, sanglé dans sa redingote, le « père Léger ». Depuis l'aube, aussi longtemps que le combat était engagé, le chef s'était tenu, en haut, à son «observatoire électoral»; et ce n'est que quand la journée était, une fois de plus, acquise que, de son petit pas menu toujours égal, il descendait au Cercle. Et toutes les mains se tendaient vers lui et les jeunes gens le hissaient sur leurs épaules. C'est du haut de cette tribune improvisée que le père Léger prononçait un discours aux schémas toujours identiques : « Rendez grâce à Dieu, arborez le drapeau et apportez le champagne! »

Au signal de la pétarade des bouchons d'un mousseux approximatif, une vraie guindaille à la Teniers se déchaînait et à

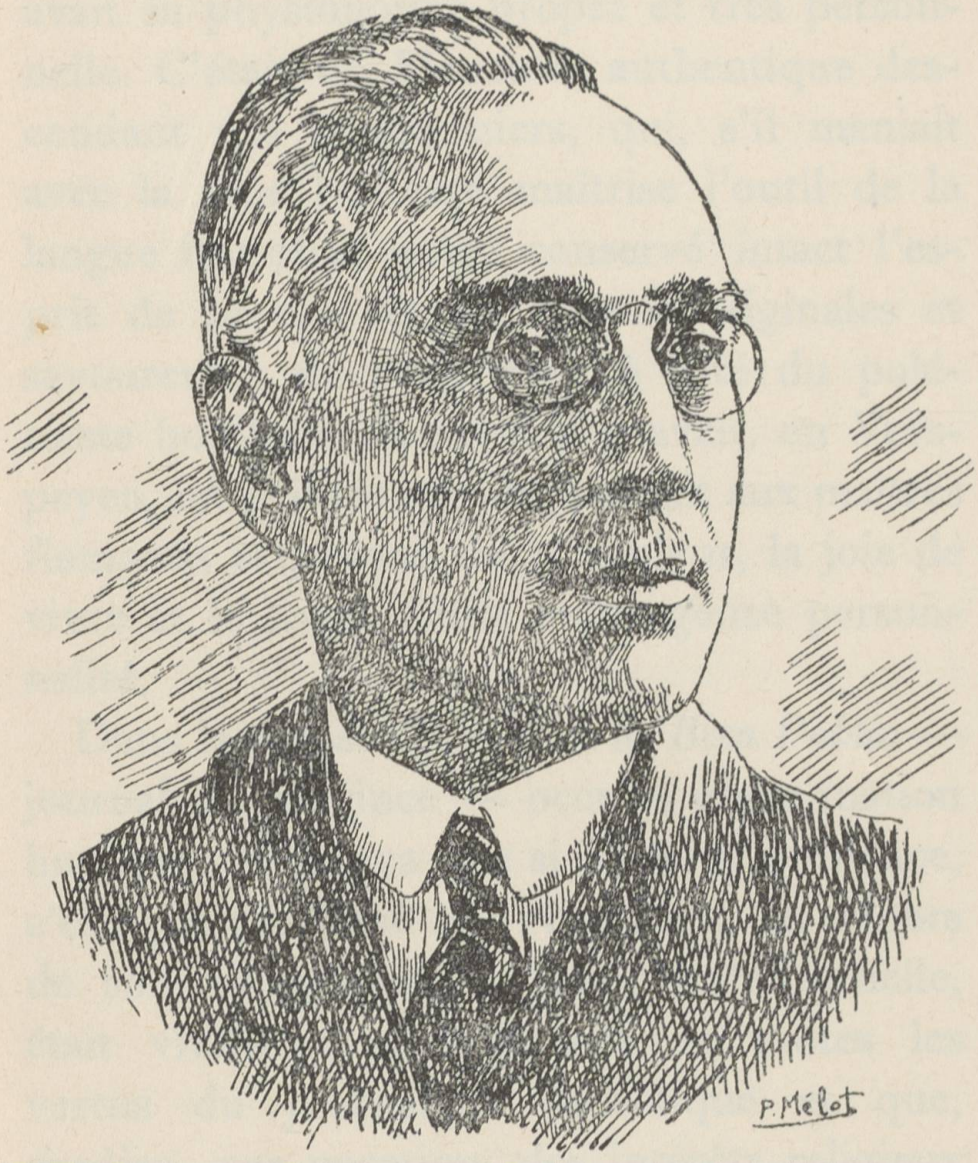
laquelle même ne manquait pas, comme dans les toiles du maître des kermesses, le ménétrier, orchestrant la fête, debout sur un tonneau. Car Guillaume Verspeyen, en une attitude heureuse et épanouie du « Roi boit », se dressait sur une table. Et il célébrait la victoire avec une éloquence chaleureuse à la fois et savoureuse dont le lyrisme truffé d'humour révélait chez ce fils des Croisés un neveu de Figaro.

Verspeyen a disparu depuis vingt-cinq ans; son nom ne dit plus beaucoup à la génération actuelle : c'est le sort des journalistes — et il a sa beauté — de sacrifier au devoir de l'actualité quotidienne et passagère, l'écrivain, à l'œuvre durable, qu'ils auraient pu être.

Telle fut la destinée, du reste volontairement et joyeusement consentie, de Guillaume Verspeyen. Il portait en lui, à un degré exceptionnel, tous les dons de pensée et de plume qui auraient pu lui assurer une place éminente dans la science historique et dans la littérature. De plus, son éloquence, si nourrie à la fois et si vivante, sa haute culture et son information étendue auraient pu faire

de lui un grand parlementaire. Obstinément et fièrement — d'une obstination et d'une fierté qui décelaient l'orgueil de son « métier » — il ne voulut être que journaliste. Souvent sollicité d'accéder au Palais de la Nation, il eut des formules heureuses pour repousser les sollications dont il était l'objet. « Installé dans ma tour de Malakof de la presse, disait-il, j'y suis, j'y reste! » Une autre fois, à propos du projet de l'envoyer au Sénat, comme je lui disais qu'on allait lui présenter un mandat sénatorial sur un plat d'argent, il me répondit, avec son large et malicieux sourire : « Je refuserai le mandat, mais j'accepterais le plat d'argent... pour le denier de Saint-Pierre. »

On a dit de Guillaume Verspeyen qu'il fut le « Louis Veuillot belge ». Entre le directeur de *L'Univers* et le directeur du *Bien Public*, il y avait certainement une grande communauté spirituelle — puisqu'ils servirent d'une manière éminente le même idéal — et aussi une ressemblance dans la qualité du talent et dans la manière de le mettre en action. Mais Guillaume Verspeyen



Fernand NEURAY
(La Nation Belge)

avait sa physionomie propre et très personnelle. C'était un Flamand, authentique descendant des communiers, qui, s'il maniait avec la plus brillante maîtrise l'outil de la langue française, avait conservé intact l'esprit de sa race et les formes originales et savoureuses de l'exprimer; à côté du polémiste bouillant de sève, il y avait, en Verspeyen, un peintre qui empruntait aux maîtres flamands la passion de la couleur, la joie de vivre et le souci d'une ombrageuse personnalité.

Dans la presse d'alors, si le *Bien Public* — journal de province — occupa une situation hors pair et exerça une si décisive influence, c'est que l'homme qui l'incarnait, en dehors de son exceptionnelle valeur intellectuelle, était vraiment représentatif de toutes les vertus du journaliste catholique et que, gardien, par vocation, des intérêts religieux et politiques qui sont le patrimoine du parti, il les défendait avec un sens jaloux, élevé et lucide de la liberté catholique.

Jamais le pouvoir, fût-il exercé par des hommes d'Etat, qui étaient ses amis intimes,

n'eut de prise sur Guillaume Verspeyen. Quand sa conscience le lui commandait, il savait dire les « vérités nécessaires » à Woeste, à Beernaert, à de Smet de Naeyer. Même, par deux fois, avec toute la déférence due, et en quels termes délicats et nuancés, sa plume osa-t-elle faire de respectueuses remontrances à son Souverain.

Au *Bien Public* travaillait à l'école de Verspeyen, un jeune Flamand, cordial, exubérant, plein d'allant, débordant d'idées et de projets. Soucieux de la formation culturelle de son peuple, il eut l'audace de monter de toutes pièces à son intention, un journal du plus large rayonnement. Et en même temps qu'il fonda une dynastie de publicistes qui continue à « servir » l'idée catholique, avec le dévouement le plus éclairé, il lança « *Het Nieuws van den Dag* » qui, conquit vite, sous la poussée de son créateur et grâce à son entregent endiablé mais toujours lucide, une place dans la presse flamande — et avec le temps cette place devait devenir une des premières. Il s'appelait Jan Huyghe. Je l'ai beaucoup fréquenté. Il aimait passionnément

la Flandre, son passé, son art et ses lettres — et il voulait qu'elle sorte de l'effacement où elle était alors reléguée; mais, à son sens, ce renouveau devait s'opérer dans le cadre de l'unité belge. C'est là une conception à laquelle il resta, par la parole et par la plume, obstinément attaché et qu'il résumait en ce bref axiome : « Deux langues, un seul peuple. » Jan Huyghe a manqué trop tôt à l'idéal de fraternisation nationale qui commandait son activité, mais les dépositaires de sa pensée et de son œuvre ont continué à honorer sa mémoire en s'inspirant de ses enseignements. Jan Huyghe vit toujours au milieu d'eux.

Je n'ai pas connu les frères Jourdain. Mais ma jeunesse a subi le sursaut exaltant, généreux et fier que « *Le Patriote* » imprima aux esprits catholiques d'avant 1884, en les libérant d'une mentalité de défaite. D'avoir mis une technique élargie et hardie de presse au service d'une ardente croisade de confiance; d'avoir, dans les campagnes d'opinion, substitué une mordante offensive à une défensive résignée, et d'avoir, enfin, promu

et répandu, par l'apostolat de l'exemple quotidien, la notion d'une discipline catholique qui agisse avec la force d'un levier et non avec l'oppression d'un éteignoir, voilà tout de même ce qui, dans l'histoire du journalisme catholique, doit valoir une place de choix au « *Patriote* » et aux frères Jourdain, ainsi qu'à celui qui, dès les débuts, fut leur brillant second, ce Jules Moulinasse, qui prend dans ma mémoire le visage d'un Cyrano de la plume. Comme le héros de Rostand, Jules Moulinasse adorait l'aventure sous toutes ses formes, et il s'y entraînait en souple et joyeux bretteur, toujours à la recherche d'une erreur à combattre, d'une fausse gloire à dégonfler et d'une injustice à redresser. La bataille était l'atmosphère même de ce petit homme, vif, remuant, nerveux, avec, tamisée à peine par les verres du binocle, une malicieuse flamme dans les yeux. Son agressive vaillance n'était vraiment au repos et ne consentait à l'apaisement qu'autour d'une table bien servie, et à condition que le menu lui plût et que les vins agréassent au fin connaisseur qu'il était. Alors se débridait en Jules

Moulinasse un causeur étincelant, farci de souvenirs, bourré d'anecdotes, riche en aperçus imprévus sur les êtres et les choses; il excellait surtout, avec l'élan le plus enjoué, à déshabiller l'un ou l'autre grand homme du régime. Un jour qu'il se livrait à une de ces opérations, Haulleville lui dit, gentiment taquin : « Il semblerait que vous ayez été son valet de chambre. » Et Moulinasse de répondre du tac au tac : « En effet, c'était au temps où vous étiez son maître de cérémonies. »

Prosper de Haulleville était un grand seigneur. Il en avait l'élégance morale, la bravoure spirituelle, le verbe étincelant et nuancé. Ayant troqué l'épée des croisés contre la plume du publiciste, il entra dans la lice une fleur à la bouche et il mena le combat comme une partie fine de l'esprit, pour la défense de cet héritage de la liberté catholique qu'il avait recueilli au pied de la chaire de Lacordaire et de la tribune de Montalembert. Humaniste complet, ses connaissances étaient aussi variées qu'étendues; mais dépourvu de tout pédantisme, il aurait considéré comme de mauvais goût et de

mauvaise tactique de les afficher et il les filtrait en aperçus concis, vivants, familiers, admirablement appropriés aux nécessités de l'heure. Le grand mérite de Haulleville, dans « *Le Journal de Bruxelles* » et dans « *La Revue Générale* », fut de créer à l'idée catholique, au moment où elle avait quelques tendances à se montrer totalitaire, un climat mesuré et modéré qui fut si propice à son rayonnement et assura progressivement son emprise sur les masses. Haulleville fut un magnifique et bienfaisant aérateur; il voulait que la pensée catholique ne soit pas un jardin fermé que de mornes jardiniers auraient méthodiquement cultivé, mais une belle prairie au soleil où les idées s'ébattent en liberté, et animée par l'allégresse de la jeunesse, promesse d'avenir.

Comme Verspeyen et Haulleville, Fernand Neuray, par sa forte culture et son grand talent, eût pu prétendre à de hautes destinées. Mais, journaliste de vocation et polémiste-né, il avait lui aussi la passion fière et exclusive de sa profession. Et il l'exerçait, quotidiennement, avec un enthousiasme toujours renouvelé et un élan qui ne connut

jamais de ralentissement. Comme le cheval arabe, il aimait la bataille, il s'y jetait avec une ardeur entraînante, mais au cœur même de la lutte, il restait lucidement maître de sa stratégie. Aimant son pays avec une ferveur filiale, il plaçait très haut les ambitions qu'il cultivait pour lui. Il le voulait grand, réconcilié et fraternel. Concevant l'union nationale comme le don compensateur des épreuves de la guerre, il fit d'elle la compagne de ses pensées et la défendit comme un chevalier sa dame. Et les désillusions que lui infligèrent les tristes retours du jeu rival des factions, si elles affectaient douloureusement sa sensibilité, n'eurent aucune prise ni sur sa volonté de tenir, ni sur son espérance de réussir.

Quand je veux me représenter Fernand Neuray — ce qu'il fut et ce qu'il fit — je l'imagine debout au-dessus de la mêlée, dans un poste qui n'est pas la tour d'ivoire d'un détachement, promptement transformé en scepticisme, mais un poste d'écoute et une dunette de commandement d'où, infatigablement et jusqu'au bout, il donna à son pays des mots d'ordre — qui furent trop peu

écoutés — où la foi du croyant, nourri de l'Evangile, faisait corps avec la ferveur du patriote obstinément soucieux de bâtir et d'élever contre le danger du dehors et au-dessus des idéologies querelleuses du dedans, une Belgique sans fissure.

Tous ces journalistes, et tant d'autres — car je n'ai parlé ici que de ceux que j'ai particulièrement approchés — servaient l'idée catholique, chacun selon sa manière, selon les inclinations de son esprit et les formes de son talent. Sachons-leur gré de ne pas se ressembler et d'avoir gardé leur personnalité propre non seulement dans l'expression de leur pensée, mais dans la conception autonome de la tactique la meilleure pour défendre diversement les mêmes intérêts communs. Beaucoup de chemins mènent à Rome; il serait déplorable que tous les publicistes catholiques prennent le même chemin. Car ils seraient alors ce qu'ils ne doivent pas être : un bataillon marchant au pas dicté par d'invisibles caporaux; et ils ne seraient pas ce qu'ils doivent être et ce qui fait l'autorité et

la noblesse de leur profession : de libres tirailleurs recevant diversement leur mot d'ordre du seul général qui a le droit de les commander et qui a nom l'Idée.

II

LE CARNET D'UN VIEUX GANTOIS

II

Le Carnet d'un vieux Gantois

Renaissance d'une ville.

A Gand, au temps de mon enfance et de ma jeunesse — il y a de cela plus de cinquante ans, hélas, — les majestueux ponts fixes n'avaient pas encore remplacé les vieux ponts tournants, qui justifiaient nos retards de collégiens.

Saint-Bavon et Saint-Nicolas étaient encore entourés de vieilles petites maisons se serrant, autour des édifices, comme des poussins autour de leur mère.

L'Achter-Sikkel dissimulait ses merveilles architecturales derrière une banale bâtisse blanche, flanquée, sur le côté, d'une mystérieuse petite porte souvent discrètement entr'ouverte et qui donnait accès à la Loge maçonnique. Cette petite porte tenta, un samedi après-midi, notre fantaisie aventu-

reuse d'étudiant; par un petit escalier tournant, nous aboutîmes à une grande chambre aux tentures sombres, sur lesquelles tranchaient des emblèmes maçonniques avec, en bonne place, un tableau représentant une déesse égyptienne qui, d'un geste d'impérieuse discrétion, avait le doigt posé sur les lèvres. Sur la grande table au tapis vert, un vieux tampon traînait, marqué du signe triangulaire; nous l'emportâmes et, comme attestation de notre expédition, nous allâmes le remettre solennellement à notre compagnon d'université, secrétaire des étudiants libéraux, Henri Boddaert, devenu plus tard député de Gand, et qui se vantait volontiers de sa précoce dignité de « cadet de la Veuve ». D'abord déconcerté et fronçant le sourcil, le jeune « frère » finit par sourire...

***

A la tête de l'Administration gantoise, j'ai connu trois bourgmestres.

Je ne fis qu'entrevoir le comte Charles de Kerckhove de Denterghem, gros homme à

barbe grise, d'aspect obèse et débonnaire, débordant de toutes parts d'un uniforme trop étroit; c'est la seule vision précise que je garde de lui, un jour de visite royale, quand il faisait les honneurs de l'Hôtel de ville à Léopold II et à la gracieuse princesse Clémentine fillette.

Hippolyte Lippens et Emile Braun me demeurent présents avec une netteté très détaillée; quel contraste physique et psychologique entre ces deux « maïeurs » : Lippens, à l'allure sévère et au masque rèche, semblait descendre d'une toile sombre, de maître espagnol (il ressemblait positivement au duc d'Albe, sa bête noire), tandis que Braun réalisait le type joyeux du « Roi boit » de Jordaens et avait le sourire — et quel sourire! — un sourire de bon vivant, un sourire séducteur mais auquel il ne fallait pas toujours se fier, un sourire qu'il voulait conquérant et qui du reste le fut, car c'est parce que Gand, après la domination sans allégresse de Lippens, désirait elle-même retrouver le sourire, que le scrutin populaire remplaça un jour Lippens par Braun.

Quand notre plume de débutant avait taquiné Lippens, et que nous le rencontrions dans quelque réunion, il nous toisait de haut, avec un méprisant ressentiment; Braun, au contraire, fraîchement étrillé, venait à nous, les mains tendues et, dans une effusion d'amabilité, disait : « Ce cher ami va toujours bien ? »

Bref, Lippens nous incitait à récidiver, alors que Braun nous donnait presque un remords, d'ailleurs passager.

Même les revues de fin d'année aimaient à souligner cette différence de caractère et de manières entre les deux chefs municipaux. De Lippens elles chantaient :

Qu'il pleuve ou qu'il vente
Hippolyte grognait.

tandis que de Braun :

Qu'il pleuve ou qu'il vente
Emile sourit.

Et Emile Braun avait raison de sourire, car il fut un homme heureux. Il eut surtout la chance — qu'il partagea avec Gand — que sous son consulat municipal, un autre Gantois, animé d'une même passion filiale,

occupait à Bruxelles, le pouvoir comme Ministre à la fois des Finances et des Travaux publics et ensuite comme Président du Conseil — ainsi qu'on disait alors.

A eux deux, Paul de Smet de Naeyer et Emile Braun, ont fait de Gand une belle cité moderne, en même temps qu'ils lui ont restitué son émouvant visage séculaire.

Peut-être faut-il la séparation d'un long exil, sous les cieux étrangers, pour apprécier, à sa haute et exaltante valeur, le don de renouveau et de grandeur que ce ministre et ce bourgmestre firent à leur ville natale.

Retrouver, dans un prestigieux échelonnement et une symbolique confrontation Saint-Nicolas, le Beffroi et Saint-Bavon, gardiens puissants de la foi et de la liberté de la cité, gardiens farouches aussi, car il semble que les monuments religieux, eux-mêmes, aient emprunté au monument civil quelque chose de la sévère et rugueuse énergie qui marque l'architecture militaire.

S'accouder au parapet du pont de la Décollation et contempler, agrandi par le miroir de l'eau, le groupement des gigan-

tesques blocs séculaires aux arêtes raides et puissantes du 's Gravensteen, monument unique, qui garde en lui un peu du génie d'une époque qui eut de l'allure même en ses cruautés !

Errer dans les béguinages... Hélas, je sais, le béguinage est devenu de nos jours un poncif d'art; les vers fiévreux de Georges Rodenbach et les nostalgiques toiles d'Albert Baertsoen ont donné à ces « règnes du silence » le dangereux attrait de la mode et du snobisme... Tout de même, pour qui, parmi les agitations d'une existence bousculée, sent le besoin de se recueillir, quel délicieux et passager refuge que cette atmosphère apaisée, lénifiante et comme ouatée, flottant en ces enclos vert tendre, parmi les maisonnettes toutes pareilles et comme en marche vers la chapelle.

Et puis, au bout de la ville, les ruines de l'Abbaye de Saint-Bavon, berceau religieux de la cité, asile des premiers messagers de l'idéal chrétien, merveilleuse fleur d'art et de rêve que Charles-Quint piétina de sa botte

brutale et qui, aujourd'hui, revit si miraculeusement entre les moellons brisés.

Tout cela, et tant d'autres choses encore, tout un glorieux et délicat passé, ressuscitant dans les édifices publics et dans les demeures particulières, tout cela, qui fait de Gand une des premières villes de beauté du monde, tout cela, on le doit à quelques promenades d'exploration et d'études, à travers places, rues et ruelles de deux citoyens ayant la dévotion agissante de leur cité : un ministre et un bourgmestre.

J'eus l'heur de participer à plusieurs de ces promenades. Et je me souviens du spectacle : à côté d'Emile Braun, attentif, silencieux, et naturellement souriant, Paul de Smet de Naeyer, un plan à la main, marchait rapide et nerveux. De son verbe volatile et saccadé, il faisait chevaucher les phrases sur les mots, les idées sur les phrases, les projets sur les idées et les devis sur les projets. Au mot « devis », Emile Braun, inquiet, demandait : « Et l'argent, Monsieur le Ministre? », et de Smet de Naeyer répondait : « De l'argent, ça se trouve toujours. » Puis s'arrêtant et

l'index pointé vers Braun, il ajoutait : « L'argent, c'est moi qui vous le donnerai... » Heureux temps !

A ces deux hommes, aussi pleins de décision que de ferveur, Gand est redevable de sa magnifique renaissance artistique : au ministre elle doit un souvenir qui reste un hommage, et au bourgmestre un souvenir qui soit un sourire.

***

Un milieu d'action et de pensée.

Place du Marais, à Gand, il est une demeure vénérable et pittoresque, l'hôtel de Nokere, qui abritait jadis le Cercle catholique. Lorsque, pour la première fois, par un gris midi de novembre de 1888, je franchis, avec quelques amis, la jolie cour archaïque, encombrée de vétustes débris, en vérité, le cœur nous battait un peu : le « Cercle » était, à nos yeux juvéniles, quelque chose de solennel et de mystérieux, l'arsenal énigmatique où s'élaborait la puissante action

civique chrétienne. A l'entrée de la salle, le concierge, Cerbère aggravé d'une maladie de foie, nous fit des difficultés, mais d'un groupe assis près de la fenêtre, une voix s'éleva sonore et sympathique : « Laissez donc venir à nous cette jeunesse! » C'était Guillaume Verspeyen, directeur du *Bien Public*. Chaque midi, à l'heure de l'apéritif, Verspeyen, quittant la table de rédaction du *Bien Public*, tenait « salon » au Cercle; un groupe de familiers l'entourait, dont on ne se fatiguait pas d'être, et auquel cet incomparable causeur, aux ressources sans cesse renouvelées, dispensait le trésor inépuisable de sa mémoire et les richesses variées de son esprit. Au repos, le grand polémiste était le plus indulgent des hommes et qui se contentait de situer les êtres et les choses sous l'angle d'une ironie étincelante et imprévue, mais si exempte de fiel! Si Verspeyen orientait cette conversation méridienne vers tous les ordres d'idées, c'était la politique pourtant qui alimentait principalement les propos; et le rédacteur en chef du *Bien Public* guettait souvent, au passage des discussions, un sujet

d'article pour le jour suivant; quand il l'avait trouvé, il se frottait vigoureusement les mains, et, avec la plus expressive des mimiques, il « parlait » en larges schémas brillants, la page que le lendemain nous lisions dans *Le Bien Public*.

Aux côtés de Verspeyen, venait souvent s'asseoir le sénateur Jules Lammens, vieillard à l'œil de flamme, chez qui les ans n'avaient pu entamer le plus juvénile enthousiasme; et c'était alors, entre Verspeyen et lui, ces deux frères d'armes d'un demi-siècle, des querelles bien amusantes; je me rappelle ainsi une attrapade à propos de J. K. Huysmans, pour l'*En Route* de qui Lammens professait une admiration lyrique, à laquelle Verspeyen aimait à mettre une railleuse sourdine. Lammens d'ailleurs, auquel la presse anticléricale se plaisait à faire une réputation de fanatique étroit, était bien l'intelligence la plus large et la plus compréhensive. A preuve ce trait : au lendemain du jour où le Congrès de Malines de 1891, en sa Section des Lettres, avait révélé aux catholiques belges le nom de Barbey d'Aurevilly,

Lammens m'emprunta les livres du maître; et quelques jours plus tard il me fit venir. Dès mon entrée dans son grand cabinet de travail du Quai-au-Bois, Lammens leva les bras en l'air — c'était son geste coutumier d'enthousiasme — et s'écria : « Splendide votre Barbey. Et quel chef-d'œuvre qu'*Un Prêtre marié*... J'en ai commandé deux exemplaires, l'un pour moi, l'autre que je destine à ce malheureux X... » (il s'agissait d'un prêtre dévoyé).

Les « soirées » du Cercle étaient plus paisibles que ses « matinées »... De neuf à onze heures une vingtaine de bourgeois de Gand, groupés au fond de l'immense salle, venaient, selon une typique expression du terroir, y « faire leur cabaret »; de loin, sous la lumière d'or des lampes, tamisée par les spirales de fumée se déroulant des longues pipes en terre, on eût dit une vivante toile de Teniers ou de Van Ostade; de rares propos échangés et le bruit sec des dominos sur le marbre troublaient seuls le grand silence rituel de cet aéropage. Mais tant de calme inspirait la jeunesse à des conspirations

espiègles et à des farces énormes, auxquelles participèrent, avec un entrain endiablé, des hommes devenus depuis bien graves. L'un après l'autre, ces vieux habitués du Cercle disparaissaient; un soir ils ne venaient point prendre leur place coutumière, et puis après, la mort leur faisait signe. Mais sur l'écran du souvenir, comme leurs silhouettes continuaient à se détacher avec un relief à la fois amusant et touchant — braves gens aux petites manies inoffensives, mais si cordiaux, si fidèles, et au fond, en dépit de leur quiétude souvent troublée, si indulgents...

***

De tous les cercles catholiques de Belgique, le Cercle catholique de Gand fut davantage, et de façon la plus suivie, un centre intellectuel.

Il y avait, dans l'hôtel de Nokere, une petite salle qui était le cadre le plus adéquat aux disputes de l'idée — avec ses riches lambris un peu fanés, ses vieux bahuts de chêne, sa pendule Empire, ses tableautins

gothiques et ses délicieux paravents japonais, tout un mobilier curieusement mêlé, qu'accumulait la passion d'antiquaire du limonadier du Cercle.

Là se tinrent, aux environs sans doute de 1878, les séances du cercle littéraire *L'Espérance*; de ce qui me fut raconté à propos de ce cercle, je n'ai retenu que ceci : Georges Rodenbach y lut ses premiers vers; et je me représente le Rodenbach d'alors, en son élégance mélancolique, distillant, de cet air lointain qu'il savait prendre, ses rêves déjà compliqués à un auditoire dont le conformisme devait tenir prête la raillerie.

A *L'Espérance* succéda le Cercle d'Etudes; Jules Nossent, un des maîtres les plus éminents que connut la Faculté de Droit de l'Université de Gand, le présidait, avec cette distinction douce et souveraine qui était comme le reflet extérieur de sa belle intelligence et de son grand cœur.

Le Cercle d'Etudes connut des débats passionnés. Bien des idées à leur aurore y furent discutées qui ont abouti à des réalisations concrètes. N'est-ce pas là que la représen-

tation proportionnelle a été mise au point par les prêches têtus de son auteur, le professeur Victor d'Hondt, qui rencontrait toujours sur la route de ses raisonnements la rude implacable dialectique du mathématicien Paul Mansion? Et Jules Vanden Heuvel séparait les antagonistes — ou les mettait d'accord — avec cette maîtrise de finesse, de clarté et de logique qui faisait prévoir le grand homme d'Etat qu'il est devenu. Vanden Heuvel formait avec Albert Nyssens et Fernand de Smet de Naeyer la « triade » de *L'Impartial.* Dans les rares apparitions qu'il fit au Cercle d'Etudes, Nyssens qui, avant de devenir le père du vote plural, fut le « tombeur » si spirituel des Pandectes, laissa le sillon d'une pensée puissamment armée et infiniment souple, servie par une langue très personnelle où étincelaient de toutes parts les paillettes de l'ironie; Fernand de Smet de Naeyer — égérie intellectuelle de son frère, le Ministre — aimait à intervenir dans les questions économiques; il y pratiquait la passion du bon sens, un bon sens

érudit et positif — qu'aigrettait par ailleurs un idéalisme d'une qualité supérieure.

Les questions sociales entrèrent au Cercle d'Etudes à la suite d'Arthur Verhaegen; avec une éloquence martelée, il préluda au milieu de nous, à cet ardent, volontaire et magnifique apostolat qui fit l'honneur de son nom et de sa vie, et dont il analysa les résultats, avec trop de personnelle modestie, dans son beau livre sur « l'Action Sociale Catholique ».

Il y avait aussi au Cercle d'Etudes, un groupe de jeunes amis de l'art et de la littérature que travaillait la fièvre du renouveau et qui cultivait avec ferveur et intransigeance les parterres d'intellectualité à une époque où le souci esthétique n'étouffait pas les catholiques. De cette exaltation vers de neuves beautés, le Cercle d'Etudes bénéficia largement; on y discuta avec passion, et des noms furent prononcés pour la première fois qui semblaient interdits jusque-là : Baudelaire, Barbey d'Aurevilly; Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam, Léon Bloy.

Cela n'alla pas sans résistance; nous aurions d'ailleurs été marris, en cet heureux

temps, d'avoir immédiatement raison. Mais cette résistance même, et les passes d'armes qui s'en suivaient, créaient de la vie, suscitaient du mouvement, entretenaient, parmi les membres du Cercle d'Etudes de Gand, cette contagieuse inquiétude du Beau qui devait permettre, au dehors, les réalisations intellectuelles dont il va être parlé.

***

Une revue.

Le baron Léon Janssens de Bisthoven, gouverneur honoraire de la Flandre Occidentale, mort récemment, était le dernier survivant des fondateurs du *Magasin littéraire et artistique* qui vit le jour à Gand en 1883. L'éditeur de cette revue, M. Alphonse Siffer, qui était en même temps l'éditeur de la revue flamande *Het Belfort* et fut ensuite l'éditeur de l'impertinent petit *Drapeau*, premier organe des « Jeunes Catholiques », en départ vers la rénovation littéraire, vit encore, et remplit depuis de longues années,

avec une verte vaillance, les fonctions d'échevin de la ville de Gand, ce qui prouve que la littérature mène à tout à condition de la laisser faire par les autres.

Dans le groupe qui créa *Le Magasin littéraire et artistique*, les autres éléments les plus actifs étaient Herman de Baets, Gérard Cooreman, l'abbé, et ensuite le chanoine Hoornaert et Jean Casier.

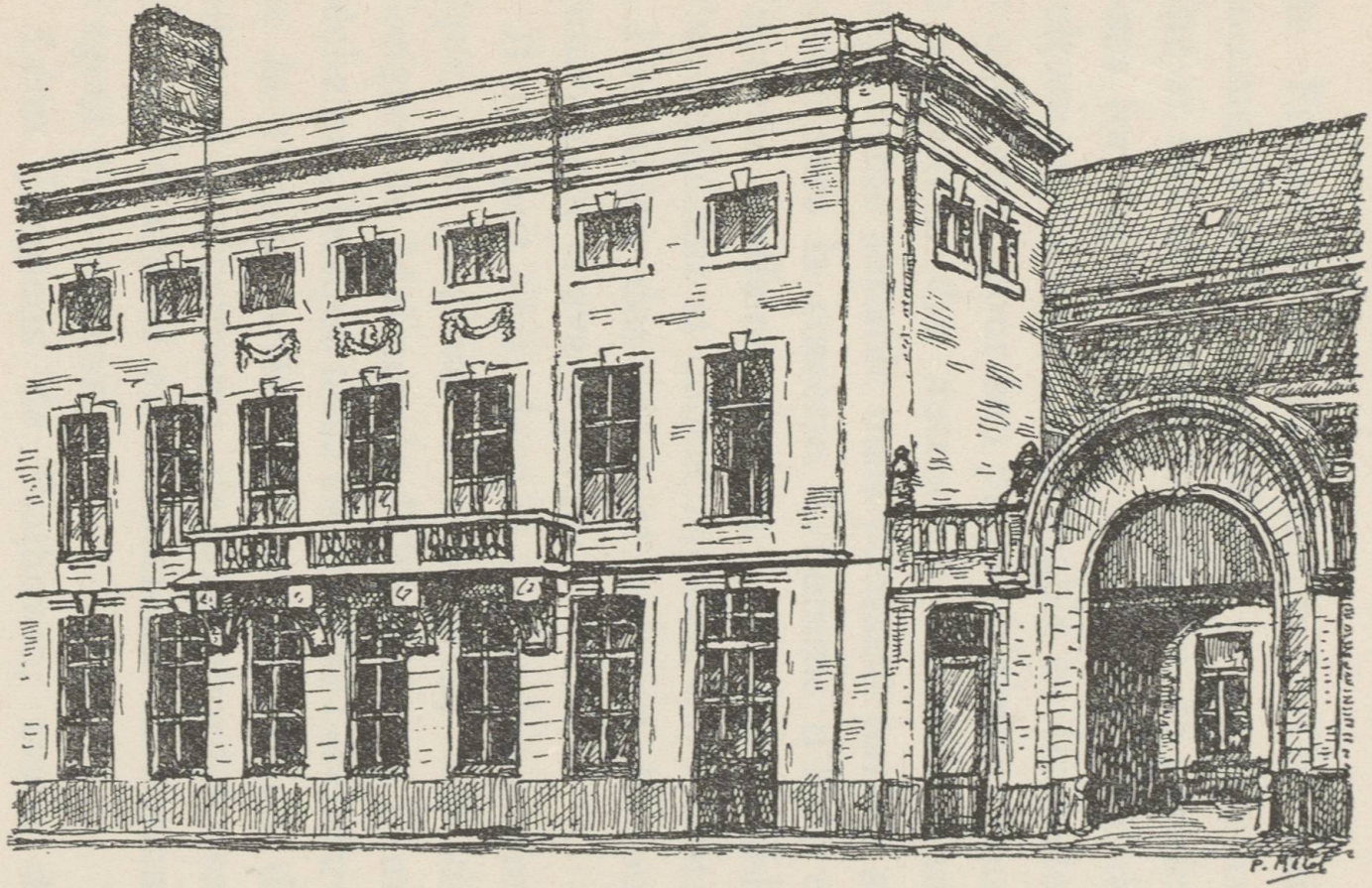
Quand on voulait être méchant on appelait Herman de Baets « le clair de lune d'Edmond Picard ». En vérité, si les liens d'une profonde admiration et d'une vive amitié unissaient de Baets au maître du barreau bruxellois, qu'il prenait volontiers comme exemple, l'avocat gantois néanmoins avait une personnalité propre très marquée. Tout en lui, la parole, l'écrit, le geste et jusqu'à l'attitude, relevait d'une sorte de force élémentaire qui poussait pêle-mêle, devant elle, à coups de fougueuses lanières, les idées et les images. Ombrageusement indépendant — ce qui fit jeter sur lui un interdit politique qui ne fut jamais levé — il aimait, en droit comme en sociologie et en littérature, à cultiver le

paradoxe, mais bien de ses hardiesses, dont l'essor fit scandale, se sont avérées, depuis, des vérités généralement acceptées. Herman de Baets connut un des plus grands triomphes qu'un orateur et un juriste puissent vivre, lors du centenaire du Code civil, solennellement commémoré au Palais de Justice de Bruxelles. Ce jour-là, l'éloquence puissante et colorée du « Picard de province » relégua à l'arrière-plan les discours des plus grands maîtres de la capitale et de l'étranger.

La fin de la vie de Herman de Baets, — comme celle de son modèle, Edmond Picard, — fut attristée par la désaffection que valut à l'un et à l'autre, une interprétation semblable et, disons trop « originale », des devoirs des Belges en pays occupé par l'ennemi.

Cette défaillance ne peut effacer le souvenir de gratitude que je garde à Herman de Baets pour tout ce que ma jeunesse lui fut redevable d'allègre stimulation et, aux heures de combats artistiques, de généreuse protection.

Gérard Cooreman fut le dernier Premier Ministre du gouvernement du Havre et avait



L'Hôtel de Nokere, à Gand.

été Président de la Chambre. Ce petit homme, à l'allure sautillante et au masque fûté et mobile, mettait au service de convictions fortement ancrées, une rare finesse de culture et un esprit inépuisable en étincelles et qui jouait, pour son propre plaisir et pour la séduction des autres, la comédie d'un scepticisme aimable mais poussant parfois sa pointe vers la rosserie. L'homme d'Etat et l'homme d'affaires étaient chez lui doublé d'un séduisant et délicat intellectuel, attentif à l'évolution des idées et curieux de tout mouvement d'avant-garde.

Il occupait déjà, dans la hiérarchie catholique, une position très en vue, lors du Congrès de Malines de 1891. Cela ne l'empêcha pas, lorsque nous eûmes levé l'étendard de la révolte artistique, en ce milieu de solennel conformisme, de nous aborder avec un sourire amusé et de secrètes incitations d'agent provocateur.

Léon Janssens de Bisthoven, avant de mettre son empreinte d'administrateur de grande classe sur le gouvernement de la Flandre Occidentale, avait été, en qualité de

chef du Parquet de Bruges, un haut magistrat, inflexiblement esclave du devoir professionnel. L'ayant eu d'abord comme chef, je connus l'emprise de sa lucide et courtoise autorité, mais je me rendis surtout compte de la plénitude de sa valeur morale quand j'eus à défendre devant la Cour de Gand, en ma qualité d'Avocat-Général, son offensive contre l'exploitation des jeux d'Ostende, au cours de laquelle une conjuration de croupiers levant râteau en l'air et de stipendiés d'une presse au collier de servitude dorée, voua aux pires outrages ce défenseur d'une loi dont mieux que personne il connaissait les déficiences et les lacunes. Au cours de cette affaire qui passionna l'opinion, je partageais avec le Procureur du Roi de Bruges, mon premier sentiment de dégoût vis-à-vis des législateurs de mon pays, quand nous trouvâmes dressés contre nous, en adversaires agressifs et violents, des avocats qui, comme députés et sénateurs — Picard et Grimard en tête — avaient été, les uns les inspirateurs directs, les autres les auteurs, de la loi sur les jeux, qu'à la barre ils faisaient

grief, en termes très discourtois, au Ministère public, d'appliquer!

Avec l'homme de loi, ombrageusement intègre, voisinait, chez Léon Janssens de Bisthoven, un lettré très averti mettant une plume élégante au service du plus noble idéalisme.

***

Si le soleil de la notoriété répartissait avec équité ses rayons, le front sacerdotal de Hector Hoornaert, fervent et tenace artisan de beauté, en aurait été illuminé.

Unissant à un zèle sacerdotal exemplaire et à la plus inflexible sûreté de doctrine, le sens esthétique le plus étendu et le plus pénétrant, ce prêtre fut un poète qui sut donner aux fortes pensées une expression lyrique, harmonieuse et imagée; il fut un conteur d'une captivante originalité; il fut un historien singulièrement doué du don d'évocation; il fut un philosophe enfin qui remit en valeur, avec autant de conscience

scientifique que de talent littéraire, les trésors de la haute mystique.

Mais de plus et surtout, Hector Hoornaert fut l'animateur premier du mouvement qui, il y a près d'un demi-siècle, s'efforça et réussit à restituer une personnalité à la littérature catholique en Belgique. Le groupe de jeunes hommes qui assuma cette tâche eut en lui à la fois un constant excitateur de combativité, un conseiller vigilant et averti et, aux heures difficiles, — quand les routines débusquées essayaient de semer les suspicions, — un répondant de la plus chevaleresque franchise.

Une grande idée, en vérité, possédait l'âme de ce prêtre-artiste : c'est que l'art est la forme la plus élevée de l'apostolat chrétien et que, le moyen devant être digne du but, cet apostolat ne tolérait pas la médiocrité. Et vis-à-vis de cette médiocrité, il prétendait exercer sans réserves — et il exerça lui-même en des occasions retentissantes — les droits de la critique. Ce n'est pas à lui qu'on eût pu faire admettre que la qualité de catholique donne le droit de livrer impunément essor

à de la mauvaise prose et à de mauvais vers!

Et, chez Hector Hoornaert, à côté de l'écrivain et de l'entraîneur, quel délicieux et fidèle ami !

Le long des années, ce furent des heures de choix que celles où nous allions frapper à la vieille et pittoresque demeure qu'orne aujourd'hui son médaillon, et qu'il occupait, en hôte prédestiné, dans le cadre émouvant du vieux Béguinage de Bruges. Dans les mains affectueusement tendues, dans le large sourire, dans les yeux pétillants de malice, c'était notre jeunesse et tous ses chers souvenirs qui nous faisaient accueil. Les livres des maîtres modernes aimés étaient à portée de la main, dans la petite bibliothèque, mais, sur sa table de travail, les œuvres de Saint Jean de la Croix étaient ouvertes. Le culte de la mystique fut la noble passion de vieillesse et le but suprême de l'activité de cet homme qui aima, d'un amour égal, toutes les manifestations — lointaines ou contemporaines — de l'éternel génie catholique et en faisait offrande au Dieu de Beauté dont l'image domina impérieusement son existence.

***

Si je ne craignais d'être irrévérencieux vis-à-vis de la chère mémoire de Jean Casier, je dirais qu'il fut dans *Le Magasin littéraire et artistique*, la bonne à tout faire et qui, par surcroît, mettait ses économies à la disposition de ses maîtres désargentés.

C'était une âme délicieuse et candide, toute de ferveur religieuse et poétique. Si ses vers sont souvent maladroits de facture, on le leur pardonne volontiers à raison de la douce lumière mystique qui en irradie.

Ce chanteur ingénu de Dieu et de Notre-Dame était doublé d'un véritable Vincent de Paul des Lettres. La joie de sa vie fut — avec quelle délicate discrétion! — de mettre les dons de la fortune à la disposition de ses confrères dans le besoin. Nombreux ont été, en Belgique, et à l'étranger, les écrivains dont il soutint ainsi la vocation. Et d'avoir été souvent dupe de « tapeurs », ne le découragea jamais de ce qu'il considérait comme un devoir souverain de charité.

Secrétaire du *Magasin littéraire et artis-*

tique, chasseur inlassable de copie, il gérait la revue en père de famille, prodigue de ses propres deniers. Quand, au bout de l'année, venait, à l'ordre du jour du comité, l'examen d'un budget, qui aurait dû être en déficit, Jean Casier, les yeux abaissés sur ses papiers et comme embarrassé de ses générosités, se contentait d'assurer que « tout était en règle ».

Et Herman de Baets, qui nous présidait, de déclarer, en guise de remerciement : « Jean, on devrait vous mettre sous conseil judiciaire. »

Et Jean souriait, d'un bon sourire angélique.

***

Le *Magasin littéraire et artistique* était une revue de tendances très traditionalistes et peu attentive, au début, au mouvement esthétique d'avant-garde qui travaillait, vers 1890, la jeunesse catholique. Ce mouvement cependant avait deux amis dans la place, en la personne de Herman de Baets et de l'abbé Hoornaert. Leur diplomatie souple et tenace parvint à y introduire les « révolu-

tionnaires ». Henri Carton de Wiart, Maurice Dullaert et moi-même, nous entrâmes dans le Comité de Rédaction. Les réunions de celui-ci se tenaient au premier étage de la librairie Siffer. Elles étaient animées à souhait et reflétaient le conflit littéraire qui s'était élevé entre deux générations. Toutefois, nous réussîmes progressivement à faire pénétrer de l'air neuf dans un milieu jusque-là revêche avec obstination. Henri Bordeaux publia, dans *Le Magasin*, une de ses premières études. Et en dépit des vives résistances initiales, nous fimes admettre un manuscrit de Léon Bloy, *La Chevalière de la Mort*. Mais c'était surtout, dans la « Petite Chronique », insérée à la fin du fascicule, que s'exerça avec une savante traîtrise, une action que nous voulions à la fois destructive et constructive. Maurice Dullaert opérait là. D'une main leste et adroite, il envoyait ses fléchettes au cœur des « idoles périmées »; et il complétait ce jeu subtil de massacre en glissant subrepticement dans ses brèves et étincelantes notules, à la manière d'un pro-

gramme, les noms des grands maîtres que nous avions choisis comme patrons.

Il vint cependant une heure où nous nous rendîmes compte que pour la propagande de nos idées, *le Magasin littéraire et artistique* n'était pas un instrument d'un assez grand rayonnement, et que pour atteindre et convaincre la jeunesse, il nous fallait, en même temps qu'une complète liberté d'action, un « organe » plus vivant et plus souple.

C'est alors que fut créé, en octobre 1892, *Le Drapeau*, première revue littéraire des Jeunes Catholiques.

***

Un Congrès.

Pour la génération catholique de 1890, dont l'action en diptyque fut à la fois sociale et artistique, un problème délicat se posait dans l'ordre littéraire : la mesure dans laquelle elle pouvait adhérer aux idées et aux initiatives de *La Jeune Belgique* qui avait entrepris, avec un succès grandissant, le renouvelle-

ment de nos Lettres nationales et conquérait, chaque jour davantage, l'adhésion de la jeunesse intellectuelle.

Dans les milieux croyants, l'atmosphère était nettement hostile à *La Jeune Belgique*; ses campagnes tapageuses et provocatrices troublaient la quiétude bourgeoise, et surtout ses hardiesses morales inquiétaient gravement les consciences religieuses qui interprétaient la théorie de l'Art pour l'Art, pierre angulaire de l'école nouvelle, comme un défi au Décalogue éternel.

Un mot d'ordre fut donné aux journaux et revues « de droite », comme aussi aux maîtres de l'enseignement, de mener une offensive rigoureuse contre *La Jeune Belgique* et de mettre en garde les adolescents catholiques contre ce qu'on appelait « les dangereuses séductions de la nouveauté ». Par réaction, vis-à-vis d'un art qui voulait être de son temps, on alla même jusqu'à identifier le *credo* religieux des catholiques avec le *credo* esthétique du Classicisme. Pour cette croisade, de grandes voix furent mobilisées, celle notamment de Guillaume Verspeyen, rédac-

teur en chef du *Bien Public* dont l'ascendant de parole sur l'opinion catholique était aussi considérable et aussi étendu que l'ascendant de plume. Dans une conférence organisée à Liége — et en faveur de laquelle fut battu le rappel des élites — tous les rares dons d'humour et d'ironie de l'éminent publiciste concoururent à incarner la « littérature nouvelle » en la personne d'un « Apollon desséché » faisant une cour pressante, et qui fut repoussée avec perte, à Léopoldine, jeune et pure incarnation de la Tradition littéraire catholique. En marge de ce flirt esthétique en faillite, un chanoine, truchement de Verspeyen et mis en verve par un excellent bourgogne, tirait la morale de l'aventure avec le plus confiant optimisme dans le bon sens de la jeunesse catholique de Belgique.

Dans l'entre-temps se préparait la reprise des Congrès de Malines, dont l'initiative de S. E. le Cardinal Goossens ranima la tradition interrompue depuis un quart de siècle.

Le Congrès s'ouvrit en septembre 1891 : Victor Jacobs, homme d'Etat éminent, qu'au-

réolait le prestige d'une grande carrière politique et d'une éloquence chaleureuse et élégante, fut appelé à la présidence de ces assises. Mais au moment où elles s'ouvrirent, il venait d'être frappé par une maladie sans espoir. Il voulut néanmoins prononcer le discours inaugural. Tragique spectacle! Au lieu du « debater » brillant et fringant, si souvent admiré au Parlement et dans les réunions du parti, c'était un vieillard à la taille courbée, à la démarche chancelante et au masque ravagé par la souffrance, qui apparut à la tribune. Une ovation délirante l'accueillit. Alors, par un effort surhumain, le vieux lutteur se redressa et pendant une demi-heure il retrouva toute sa vigueur d'accent pour entonner, à la gloire du Christ et de son Eglise, un hymne d'une incomparable grandeur. Des larmes jaillirent des yeux des assistants et, au milieu des acclamations émues, Victor Jacobs, s'appuyant sur le bras d'une nurse, disparut lentement par une sortie aménagée derrière l'estrade. Et tous eurent l'impression poignante que c'était la

porte de la mort qui s'ouvrait pour lui. Il expira trois semaines plus tard.

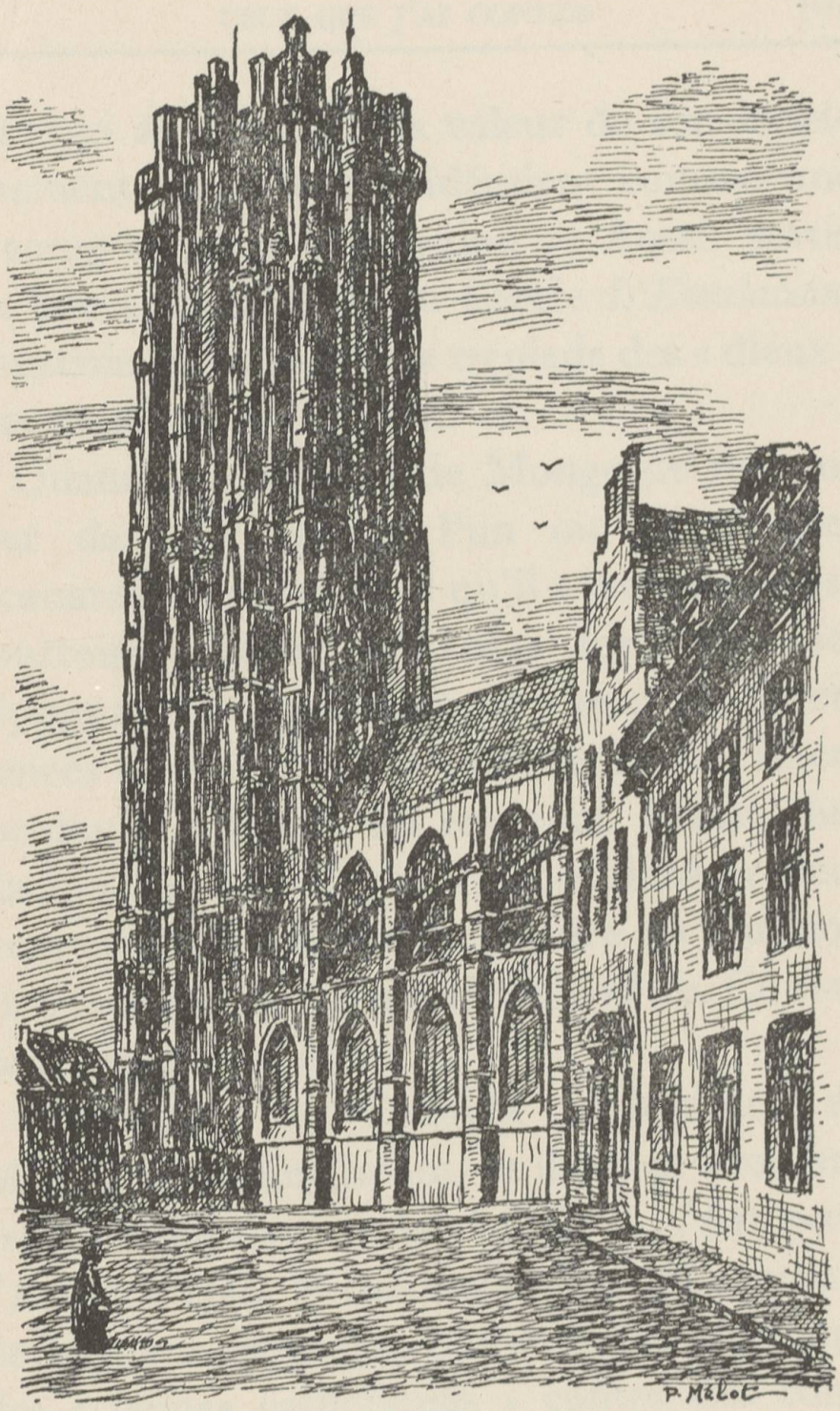
Une des vedettes étrangères du Congrès fut le Père Didon. Quelque temps auparavant, lors d'un séjour à Paris, j'avais été lui rendre visite au Collège d'Arcueil dont il était le recteur. Dans une promenade sous les ombrages du parc, j'avais eu avec l'illustre dominicain une conversation — dont j'ai gardé la relation sommaire — au cours de laquelle je lui avais fait part de la position d'avant-garde prise par les « jeunes catholiques » belges tant en matière sociale qu'en matière littéraire. Il fut très intéressé par mon exposé, et j'eus la preuve, au Congrès même, qu'il n'en avait pas perdu le souvenir, puisque dans le discours qu'il prononça, après une évocation lyrique et émouvante de Lacordaire et de Montalembert, le Père Didon plaça, sous l'égide de ses grands devanciers, les pressantes exhortations qu'il adressait à la jeunesse catholique, de pratiquer un apostolat qui regarde davantage en avant qu'en arrière, qui ne boude pas les progrès de son temps, mais les considère

au contraire comme des dons de Dieu à mettre en valeur. Même, dans une de ses interventions en section, le Père Didon rappela-t-il le mot de Mgr Ireland : « que la réaction est le rêve d'hommes assis à la porte des cimetières et pleurant sur des tombes qui ne se rouvriront pas. »

***

Ce patronage intellectuel du Père Didon nous fut un viatique précieux dans la passe d'armes que nous allions mener, à la Section Littéraire du Congrès, contre un rapport de M. Léon de Monge, chargé de mettre au pas la génération catholique nouvelle en flirt compromettant, comme avait dit Guillaume Verspeyen, avec La Jeune Belgique.

Léon de Monge, Vicomte de Franeau, était un grand seigneur de Lettres qui vouait à la tradition classique une fidélité fervente et jalouse. Professeur de Littérature à l'Université de Louvain, il avait eu pour élèves la plupart des futurs « Jeune Belgique » : Verhaeren, Gilkin, Giraud, Max Waller.



Saint-Rombaut de Malines.

Ceux-ci appréciaient la valeur de son enseignement, mais le considéraient comme une « somptueuse rétrospection ». Aussi, sortis du cours, allaient-ils au Cercle *L'Emulation*, bousculer sans merci les trépieds des « dieux » que vénérait de Monge.

Quand il arrivait à de Monge de rencontrer dans le monde l'un ou l'autre des « canards modernistes » qu'il avait couvés, sa courtoisie native était plus forte que ses répugnances esthétiques, et visant les divergences d'idées qui le séparaient de son interlocuteur, il faisait un emprunt à son cher Racine, pour souligner les positions respectives et disait avec un fin sourire : « J'ai mon dieu que je sers. Vous adorez le vôtre. Ce sont deux puissants dieux. »

Cependant, au Congrès de Malines, de Monge fut moins bénin, et il fonça avec une ardeur agressive sur la théorie de l'Art pour l'Art qui était le *substratum* du mouvement de la Jeune Belgique, mit en garde le groupe des « jeunes catholiques » contre des complaisances équivoques en faveur de cette théorie et de ce mouvement, et formula

in terminis, la motion suivante : « Il importe de désavouer hautement les écrivains qui se disent catholiques et nous compromettent et nous déshonorent. »

C'est sur l'ensemble de ces conclusions que la discussion s'engagea. Et le ton animé qu'elle prit tout de suite, et où la liberté de verbe tranchait d'une façon inédite sur le conformisme verbal en usage dans les Congrès, suscita les curiosités et amena aux débats un auditoire nombreux et empressé, dont l'attention, d'abord intéressée, se fit bientôt passionnée.

Mes amis et moi — Carton de Wiart, Eugène Gilbert, Maurice Dullaert, Victor Denyn — nous n'eûmes pas à répondre au réquisitoire de Léon de Monge contre *l'Art pour l'Art*. Godefroid Kurth, qui présidait la Section littéraire, se chargea de démontrer avec sa grande autorité intellectuelle et morale, ce que la condamnation sans merci et sans nuances, sollicitée par le rapporteur, aurait d'injuste et de dangereux. Et on ne parla plus de l'Art pour l'Art.

Vint ensuite l'examen de l'attitude des

« Jeunes Catholiques » vis-à-vis de la « *Jeune Belgique* »... Là visiblement les traditionalistes nous attendaient, tout prêts à nous imputer ce que l'un d'eux appela un « compagnonnage suspect! ». Mais notre thèse s'imposa par sa loyauté et sa netteté : enfants de l'Eglise, nous nous déclarions filialement soumis à ses dogmes et à sa morale; mais déniant à qui que ce fût le droit de créer des « Syllabus artistiques », nous affirmions nettement notre admiration et notre sympathie pour la renaissance littéraire, éclose sur le sol belge, et dont nous ne voulions pas qu'elle se passât en dehors de l'idée catholique afin qu'elle ne se fît pas contre elle. Quelques formules heureuses mais assez impertinentes, émises en réplique, illustraient la démonstration. « L'Eglise, était-il dit, en faisant allusion au ralliement à la République française, récemment conseillée par Léon XIII, l'Eglise, s'accommode de tous les gouvernements qui ont le respect et le souci de sa mission sacrée; sous la même réserve, pourquoi ne s'accommoderait-elle pas de toutes les littératures? » Enfin, nous résu-

mions notre position vis-à-vis de *La Jeune Belgique* en déclarant que, complétant et baptisant sa devise « Ne crains », nous prendrions désormais pour mot d'ordre : « *Ne crains... fors Dieu.* »

Restait à vider le « bill d'anathème », ainsi que nous disions, lancé par Léon de Monge contre les « écrivains qui se disent catholiques » et « qui nous compromettent et nous déshonorent ». Là, nous nous sentîmes blessés au cœur même de nos admirations et de nos vénérations. Visiblement les écrivains que Léon de Monge voulait jeter dans les ténèbres extérieures étaient les maîtres mêmes que les « Jeunes catholiques » invoquaient comme les répondants de leurs initiatives de renouveau et dont ils avaient inscrit les noms sur leur oriflamme de combat : Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, Paul Verlaine, Léon Bloy.

Au lointain des années, j'entends encore la voix juvénile et vibrante d'Henry Carton de Wiart élever, en accents indignés et émus, notre protestation commune en faveur des porteurs de flambeaux dont on tentait, par

continuation, de faire un « brelan d'excommuniés ».

Ce geste-là, de notre jeunesse revendiquant comme nôtres, en de solennelles assises catholiques, des maîtres, jusque-là injustement méconnus, fut le geste dont nous gardions le plus de fierté; il préluda d'ailleurs — bien avant qu'il fût suivi par les catholiques de France — à une réhabilitation qui, par la suite, devint éclatante.

Le résultat du Congrès de Malines de 1891, au point de vue littéraire, fut de restituer aux catholiques la conscience de leur mission, de raviver en eux le culte agissant d'une grande tradition et de doter le mouvement naissant d'une « somme » d'idées, vivantes et généreuses, au moyen de laquelle des jeunes hommes, fils de l'enseignement catholique et imprégnés de son esprit, allaient participer avec une activité rayonnante, à la Renaissance esthétique du pays.

III

LE RAPPEL DE GEORGES RODENBACH

III

Le Rappel de Georges Rodenbach

Le 24 décembre 1938, il y a eu quarante ans que mourut Georges Rodenbach.

Chaque fois que je me retrouve dans les rues de Gand, son ombre surgit dans le cadre de mes souvenirs d'étudiant. Je le revois, sous les arbres de la Place d'Armes, tout de gris habillé, la lavallière flottante, un gardénia à la boutonnière et cheminant d'un pas hiératique, « en son rêve étoilé ». Nous le suivions. Il se rendait chez son libraire, rue des Champs, et s'y attardait à bouquiner. A la vitrine étaient exposés ses livres : *Les Tristesses*, *La Jeunesse Blanche*, *Du silence*.

Quel coup d'archet pour nos jeunes sensibilités que la révélation de cette poésie posant son songe sur des choses proches de nous et baignant dans l'ambiance même de notre vie.

Le poète et sa Muse erraient à l'ombre du Beffroi et de la Cathédrale; ils allaient vers

les humbles coins perdus et alors méprisés du vieux-Gand; parmi les tristesses vespérales des quais lépreux, ils sentaient peser sur eux l'ombre séculaire de la Maison de l'Etape; à un brusque tournant de rue, des architectures incohérentes emprisonnant, sous un pâle rayon de lune, le linceul blême de la Lys, leur donnaient le frisson d'un paysage vénitien; l'eau d'ailleurs les poursuivait comme une hantise, tendant son miroir sombre aux pignons qui la bordent en même temps qu'à leurs douloureuses faces de rêve; dans les quartiers des casernes, aux hauteurs de la colline de Saint-Pierre, ils écoutaient au loin « l'âme de déserteurs pleurer dans les tambours ».

C'est cette impression inédite d'un art dont nous pouvions contrôler journellement l'inspiration autour de nous, que je tâchais de rendre dans une étude consacrée à Rodenbach dans *L'Impartial de Gand* et qui fut à peu près mon début littéraire. Comme je fus joyeusement fier de recevoir du poète une lettre où il me qualifiait de « cher confrère ». Il m'avait invité à aller le voir et il

me reçut dans le salon de ses parents, aux meubles vétustes, et sur lesquels tranchait singulièrement son élégante et moderne silhouette. De l'entretien d'alors, je me rappelle un couplet mélancolique, lentement distillé, sur « l'art en exil », sur l'incompréhension anémiante de la province, sur le besoin d'évasion hors d'un milieu débilitant et desséchant. Visiblement, il était déjà obsédé par la tentation de Paris.

Avant d'émigrer, Rodenbach, qui était avocat, plaida souvent en Cour d'Assises; quel accusé assista-t-il et quelle cause défendit-il, le jour où j'allai l'entendre, je ne saurais plus le dire, mais j'ai gardé la mémoire d'une délicieuse musique de phrases et d'un ébouissant déroulement d'images qui, évoluant vers le plafond, dut passer au-dessus de la tête des douze bourgeois rangés dans le boxe des jurés.

A Gand, au Boulevard Frère-Orban, Georges Rodenbach était le voisin de Maurice Maeterlinck, de sept ans plus jeune que lui. A défaut même de cette différence d'âge, ils n'auraient guère compagnonné, car ils me-

nèrent dans leur ville natale une existence totalement différente. Tandis que Rodenbach vivait ombrageusement enclos dans le songe et pratiquait une sorte d'aristocratique dédain de l'ambiance, Maeterlinck se consolait volontiers de la hantise intermittente du mystère en s'attardant dans les cabarets réputés pour la bonne bière — il était un familier de la Taverne fameuse : « A la fleur de Blé » — et là, la pipe à la bouche, devant un verre souvent renouvelé de savoureuse « triple », il aimait à échanger plutôt des potins que des idées avec des commensaux que le souci de l'art ne taquinait guère.

***

Après quelques rares rencontres aux côtés des « Jeune Belgique », à Bruxelles, dans l'atmosphère enfumée du Sesino, je retrouvais Georges Rodenbach, en 1890 et 1891, à Paris où, mes études terminées, j'allais passer une année et demie.

Il fut charmant et empressé d'accueil pour le jeune concitoyen à qui il souhaita la bien-

venue en lui écrivant qu'il n'oubliait pas qu' « il lui avait souri dans le désert de l'esprit et du cœur qu'il avait connu à Gand ».

Je garde une profonde reconnaissance à Georges Rodenbach pour les horizons nouveaux que sa notoriété m'ouvrit à Paris. Il me conduisit m'asseoir au Collège de France, devant la chaire où Renan, affalé en masse pesante, distillait d'une voix séductrice, en des phrases enveloppantes, ses sophismes dissolvants; ensemble nous fréquentâmes le Chat Noir, où Rodolphe Salis, géant roux et péremptoire réclamait silence et admiration pour les vers hardis et légers d'un poète nouveau-venu, qui n'était autre que le futur académicien Maurice Donnay; le grenier des Goncourt nous accueillit un dimanche et j'ai toujours devant les yeux le pathétique visage de souffrance d'Alphonse Daudet et, debout près de son fauteuil de malade, un jeune gars robuste et débordant de vie, Léon Daudet, qui devait à quelques semaines de là épouser Jeanne Hugo. Rodenbach me mena à la cérémonie civile qui avait lieu dans une mairie, brillamment transfor-

mée en temple laïque en fête. Cette parodie du mariage religieux froissa profondément Rodenbach; à la sortie il me dit : « Si le grand aïeul avait été là, il aurait murmuré à sa petite fille : « Ma fille, va prier. »

J'assistais à un dîner de *La Plume* et j'entendis les vociférations grandiloquentes et étincelantes de Laurent Tailhade, montant à l'assaut de la « cité de bourgeoisie ». Par contraste, un mercredi soir à l'Institut catholique, dans les salons de Mgr d'Hulst, prédicateur à Notre-Dame et dernier aumônier de la Monarchie, je recueillis aux côtés de Rodenbach, les grondants échos des résistances indignées opposées par la « chouannerie nouvelle » — le mot est de Mgr Duchesne — au toast du Cardinal Lavigerie, conviant les catholiques français au ralliement à la République. Quelqu'un de très haut placé osa proférer : « Le Pape rouge. » Enfin, un samedi après-midi, Rodenbach m'amena en visite à l'hôpital où Verlaine, plus indigent de pécule que malade, avait trouvé une fois de plus asile; assis dans un lit tout blanc, un bonnet blanc surmontant

sa face camuse de faune, Lélian nous reçut avec un sourire d'enfant. « Vous m'apportez des ors! » interrogea-t-il et quand il eut en mains l'enveloppe contenant les honoraires de poèmes — destinés je crois bien à La Revue Générale — il retira les billets, les tâta fébrilement et ses yeux, ses pauvres yeux las, brillèrent d'une joie d'enfant.

Rodenbach, à ce moment, avait déjà conquis Paris. Ainsi que l'a dit magnifiquement Verhaeren, « la pensée du poète brillait dans cet énorme faisceau de forces que Paris dresse comme des armes intellectuelles, chaque matin, devant le soleil »; son art personnel et nostalgique bénéficiait de la vogue, alors au zénith, du symbolisme; ses chroniques, particulièrement dans le *Figaro*, plaisaient par la finesse des aperçus et la nouveauté des images; dans les milieux littéraires et dans les salons, il était recherché pour sa conversation étincelante, primesautière et nuancée, excellant à vêtir d'imprévu la petite histoire des Lettres. D'illustres amitiés servaient sa jeune gloire : Goncourt, Daudet, Coppée et même J.-K. Huysmans qui,

pourtant, en un jour de rosserie, devait plus tard le qualifier devant moi de « Marchand d'orchidées ».

A quelle brillante ascension cette destinée aurait été promise si la veille de Noël 1898 la mort ne l'eût interrompue brutalement. Georges Rodenbach n'avait que quarante-trois ans.

Le deuil des Lettres fut douloureusement ressenti en Belgique. Rodenbach avait été un des artisans de notre Renaissance littéraire. Si certains — notamment parmi les « Jeune Belgique » — lui avaient gardé quelque rancune pour son exode à Paris, les succès qu'il y remporta et qui jetaient leurs reflets sur son pays lui obtinrent facilement le pardon. Et les Lettres belges pleurèrent sincèrement celui qui fut, auprès des élites françaises, l'ambassadeur émouvant de nos façons de voir et de sentir.

Emile Verhaeren, dont l'existence, depuis le collège Sainte-Barbe à Gand, avait été mêlée étroitement et fraternellement à l'existence de Georges Rodenbach, salua « l'absence définitive » de son ami d'un poignant cri de

détresse. Ce fut lui aussi qui, quelques mois plus tard, suggéra l'idée d'élever en Flandre un monument à Rodenbach. Des amis gantois du poète, auxquels se joignirent un groupe d'écrivains, rangés sous le glaive symbolique de *Durendal*, l'abbé Moeller, Carton de Wiart, Thomas Braun, Georges Virrès, Frans Ansel, adhérèrent avec empressement. Et ils me firent l'honneur de me demander de présider le comité.

Nous songeâmes d'abord à choisir, comme cadre de réalisation pour notre projet, Bruges qui fut vraiment la patrie privilégiée du rêve du poète. Mais notre offre rencontra une hostilité décidée chez « l'édilité compétente ». Les Brugeois se souvenaient avec une amertume peut-être un peu justifiée, en dehors du point de vue artistique, de *Bruges la Morte* et du *Carillonneur* et ils n'avaient pas oublié surtout certain article, d'ailleurs très vif, du *Figaro*, où Rodenbach s'élevait avec une véhémence émue contre la création de Bruges port-de-mer et où il affirmait que les Brugeois au lieu de prôner Bruges port-de-mer serviraient mieux la gloire de leur

cité en en faisant « Bruges Porte de l'Art » et en lui rendant ainsi sa beauté ancienne (1).

Après la carence de Bruges, Gand s'imposait; et nous n'eûmes aucune difficulté à obtenir l'adhésion immédiate du bourgmestre Emile Braun, dont j'ai dit au début de ces « Souvenirs » l'esprit compréhensif et large.

Quand les fonds furent recueillis — et une représentation à Gand, du *Voile*, par la Comédie française y contribua pour une bonne part — nous eûmes à désigner l'artiste auquel il serait fait appel pour réaliser le mémorial. Georges Minne nous sembla tout indiqué. Il n'était encore qu'à ses débuts mais son art, en sa prédilection pour le symbole et le mystère, s'appariait intimement à l'art du poète qu'il fallait honorer. Minne travailla longuement. Lorsque dans l'atelier de Laethem, il dévoila à nos yeux son œuvre, nous eûmes le sentiment que sa beauté émouvante mais hermétique serait peu acces-

(1) On trouvera le détail de cette controverse dans le livre très documenté et très vivant que M. Pierre Maes a consacré à Georges Rodenbach (Paris, Figuière, 1936).

sible à la foule et nous prévoyions les brocards qu'elle allait nous valoir dans la suite, mais nous nous consolions d'avance à la pensée que Rodenbach eût aimé cette allégorie de son génie, que Georges Virrès a si admirablement interprétée : « Hors d'un sarcophage se soulève la Résurrection » : une figure de femme pensive mais sereine et dont le songe demeure attaché au poète! Le linceul glisse sur son épaule. Elle est déjà la vie, elle est encore la mort. Et les lignes de toute l'œuvre animent d'un frisson moderne le rappel de l'art médiéval » (1).

Le monument Rodenbach fut inauguré le 19 juillet 1903 par une miraculeuse journée printanière, dans le vieux Béguinage désaffecté vers lequel le poète de *La Jeunesse Blanche* pèlerina si souvent et qui en ce moment apparaissait comme le symbole brisé de son art.

Verhaeren parla... Et ce fut, vers son frère d'armes disparu et vers leurs souvenirs communs, tout l'élan de son grand cœur

(1) Durendal, 1903, p. 486.

généreux et, baignée d'émotion, une offrande d'images au poète qui avait couronné d'immortelles le front de la Mère Flandre.

Au nom du comité, je remis le mémorial à la ville de Gand, en la personne de son premier magistrat et je la remerciai du coin de terre privilégié qu'elle accordait au chantre du *Règne du Silence* en ajoutant « qu'à son âme ardente et triste le voisinage serait doux de ces arbres pacifiques, et que ces hauts pignons dentelés projetteraient sur sa mémoire une ombre qui lui serait chère et que la voix du carillon, s'égrenant au loin en sourdine, murmurerait au poète une promesse de la gloire qu'il rêva

De ne pas trop périr et d'être un peu sauvé
Et de laisser de soi dans les barques humaines.

IV

JULES DESTRÉE

IV

Jules Destrée

Toute la vie de Jules Destrée fut une œuvre d'art. Jamais destinée, sollicitée par des activités plus diverses, ne porta davantage l'empreinte constante et impérieuse de la Beauté.

L'enfant parti, à Marcinelle, de « la maison familiale, au bord de la route au milieu des arbres » portait dès lors en lui ce don de tout magnifier par la vibration du sentiment, l'éclat de l'image et la splendeur du verbe.

D'avoir vingt ans quand naquit *La Jeune Belgique* devait mener tout droit cet adolescent, aux impatientes fièvres, sous la bannière que brandissait Max Waller.

Comme il convenait, Jules Destrée s'affirma d'abord romantique : romantisme idyllique, subtil et nuancé des *Lettres à Jeanne*; romantisme lyrique et rutilant des *Chimères*.

Bref, de l'art pour l'art, et toute l'égoïste volupté du baiser sur le miroir.

Mais ce n'était là que l'effet d'un déracinement passager chez une âme qui, secrètement et religieusement, gardait en elle d'âpres visions initiales, requérant plus et mieux que les jeux éblouissants et vains de la forme.

Si, en ce moment, Jules Destrée superposa à l'art pour l'art, l'art social, ce fut à l'appel des paysages de la Wallonie sur lesquels s'étaient ouverts ses yeux : cheminées empanachées de noir, hauts fourneaux flamboyant dans la nuit, terrils se dressant sur l'horizon en implacables pyramides, tous ces visages émouvants du plus dur labeur.

Selon une heureuse formule de Richard Dupierreux, Jules Destrée comprit « que l'art ne se suffit pas à lui-même et que chanter sans autre raison que le plaisir de chanter, c'est moins célébrer la splendeur de ce que l'on chante que glorifier son petit larynx à soi ».

Cette évolution vers les sens du travail et de la souffrance, Jules Destrée la signifia dans une admirable préface au catalogue des

œuvres d'Odilon Redon dans lesquelles il avait découvert, disait-il, moins « la justification esthétique de ses enthousiasmes » et « une apologie au point de vue des jouissances élevées et nobles, mais égoïstes », que « la justification supérieure, humaine » qui, « de son irrémédiable affliction » ouvrit « son âme compliquée à la simple et bonne pitié ».

Le grand écueil de l'art social — combien d'exemples le démontrent — est une facilité qui dévie souvent en lieux communs déclamatoires.

L'auteur de *Quelques Histoires de miséricorde* et de *Bon-Dieu-des-Gaulx* sut, par sa sincérité, éviter ce danger et le « genre social » qu'il a créé, doit son émotion si directe, à de rares qualités de goût, de mesure et de simplicité. Chez cet observateur, d'une si brûlante ferveur, la thèse ne préjudicie jamais à la vie, ni le prêche au récit. Et, pour être social, cet art demeure souverainement de l'art. C'est là une discipline à laquelle Jules Destrée s'est assujetti jusque dans un récit touchant à la politique — *Une campagne électorale au pays noir* — et où pourtant

la tentation du prosélytisme oratoire était grande. Presque rien ne décèle ici le partisan dans l'écrivain, surtout soucieux et joyeux de créer de la vie et du mouvement, de broyer de la couleur, de camper des silhouettes, de donner l'essor à des images.

Ne serait-ce pas diminuer la valeur d'un beau livre que d'imprimer le cachet de l'art social au *Mystère quotidien* qu'il faut considérer comme le testament intellectuel et moral de Jules Destrée?

Dans cette œuvre si troublante, malgré la familiarité de dialogue qui la rythme, un homme se cherche dans l'au-jour-le-jour des incidents de l'existence. Parfois enjoué, la plupart du temps inquiet, il s'efforce, sous les apparences, de découvrir l'essentiel et au fond des actes, de dépister le ressort secret qui les meut; il frappe avec angoisse, à coups répétés, sur le mur de l'inconnu et il semble que, de l'autre côté de l'inflexible cloison, des coups répondent : ne viennent-ils pas d'une cellule pauvre et nue où, en sa robe de bure, médite et prie un père bénédictin?

Le choix des destinées avait séparé Jules

Destrée d'un frère tendrement aimé; tandis que l'aîné prenait la route de la vie publique, le cadet s'engageait dans le chemin de la mystique, et « finit dans la gravité du froc noir ». Mais entre ces deux êtres, désormais orientés en des directions autres, une même qualité d'âme, une profonde et réciproque tendresse et tant de chers souvenirs communs créèrent un lien spirituel que la mort fut impuissante à rompre. Olivier-Georges parti vers son Dieu, Jules continuait à cultiver en lui une image qui le conviait vers les sommets.

Dans le *Mystère quotidien*, sous le nom d'emprunt de deux magistrats, n'est-ce pas un entretien entre les frères Destrée que nous entendons? Ecoutons ces deux voix qui désormais se sont tues :

« — Somme toute, fit Jacquart, je me compare à un voyageur perdu la nuit dans une forêt immense et je n'ai pour diriger mes pas qu'une pauvre petite lumière : ma raison.

— Oui, une bien pauvre petite lumière, en effet, répondit le président Louvrier.

— Elle éclaire passablement un cercle

minuscule, où je puis, en examinant bien, découvrir des choses plus minuscules encore; au delà, la clarté se mélange à l'ombre, et j'en suis réduit à deviner des formes possibles; au delà encore, c'est la nuit épaisse, insondable, profonde, avec laquelle je pressens d'autres obscurités plus profondes encore : l'infini. Ce que je puis voir est misérablement infime en comparaison de l'inconnu, de l'inaccessible; le mystère m'environne, m'angoisse par son énormité.

— Exacte vision, déclare le président Louvrier, et preuve de la nécessité de la religion; elle seule donne l'explication du mystère.

— Je ne puis me rallier à votre conclusion, mon cher Président. Ce que vous me demandez là, c'est en définitive, de souffler sur ma lumière et de m'en remettre à un tiers. Ma lumière est petite, j'en conviens, mais c'est mon bien unique et je me refuse à le sacrifier. Je m'en servirai pour regarder dans les yeux celui qui se présentera pour me guider; s'il réussit à m'inspirer confiance,

je le suivrai, mais je garderai ma lumière, allumée.

— Jacquart, Jacquart, vous m'effrayez. Vous abusez de votre lumière jusqu'à en diminuer l'éclat.

— Je vous ai dit une pauvre petite lumière, Monsieur le Président. Elle vacille sous les rafales. Chez les uns, elle est une clarté pure. Chez d'autres, elle est moins que lueur de braise. Chez tous, elle n'exclut pas l'erreur.

— Mais alors, votre lumière ?

— Une pauvre petite lumière, je vous l'ai dit. J'entends cependant la conserver avec soin puisque je n'ai rien de mieux, pour aller vers l'inconnu. »

Aujourd'hui que Jules a rejoint Olivier-Georges, il n'est pas interdit aux croyants d'espérer que c'est dans la lumière — dans la grande Lumière.

***

A de nobles angoisses philosophiques, se mêlait, dans l'esprit de Jules Destrée, une grande et pure clarté : la foi en son pays, une

foi totale, faite de l'amour du sol et de l'allégresse de la Beauté.

En ce cœur largement accueillant, il y avait place pour la grande patrie belge et pour la petite patrie wallonne, enveloppées d'une même tendresse et vêtues du reflet d'une même fierté. Le nationalisme et le régionalisme n'étaient pas, pour Destrée, deux notions contradictoires, ni même différentes; elles se complétaient l'une l'autre et se confondaient en une entité spirituelle, diverse d'aspects, mais marquée d'une empreinte unitaire par la collaboration de deux races : « celle du Nord, lente, patiente, opiniâtre; celle du Sud, enthousiaste et généreuse ».

Si donc dans sa *Lettre au Roi*, du 15 août 1912, Jules Destrée magnifie, avec une émouvante grandeur, la Wallonie « décor dans lequel il a vécu et dont il désire assurer la continuité », c'est là sans doute un geste d'adoration vers sa petite patrie, mais c'est en même temps un geste d'offrande à la grande patrie qu'il appelle du nom filial et exaltant de « chère et douce maison du Père ».

Quand, deux ans plus tard, en 1914, « cette

chère et douce maison du Père » a été menacée de destruction, ce ne fut pas le Wallon, mais le Belge qui « se croisa » pour sa défense. Pierre l'Ermite, au masque de Danton, Jules Destrée s'en alla vers le pays qui, enchantant son adolescence par son azur et par ses chefs-d'œuvre, avait éveillé en lui la vocation de l'art. Et l'Italie vit revenir vers elle, en tribun vengeur, aux accents de malédiction et aux appels de justice, cet adolescent de jadis que les maîtres de Toscane et d'Ombrie avaient initié aux ferveurs de la Beauté.

La « campagne d'Italie » de Jules Destrée fut une victoire du verbe, qui prépara la victoire des armes.

A cette « campagne d'Italie » succéda une « campagne de Russie », qui ne démentit ni son nom ni son précédent, puisqu'elle fut pour Jules Destrée, une cruelle désillusion. A son retour de cette expédition malheureuse au pays des Soviets, quand j'accueillis au Caire « l'ambassadeur de Belgique », avec quelle amertume il me conta ses rancœurs : pèlerin de la cause des alliés, il s'était cogné et meurtri au mur du défaitisme que les

vainqueurs du tsarisme avaient élevé entre eux et les combattants du front occidental; socialiste, il avait vu sombrer, dans l'anarchie et la fange, une doctrine à qui son généreux idéalisme donna toujours pour objectif « d'ordonner » la fraternité humaine.

Un beau livre, sincère et frémissant, *Les Fondeurs de neige* fut le confident des tristesses et des indignations de ce nouveau vaincu de Moscou qui résuma ses pathétiques déconvenues, en ce mot lapidaire : « Ces gens-là sont pareils à leurs anciens maîtres. »

***

Jules Destrée fut une des belles voix de l'éloquence, de toutes les éloquences, celle de la tribune parlementaire, celle du prétoire de justice et celle du meeting populaire.

Tout parlait chez lui : son masque léonin aux méplats tranchés, ses yeux, miroirs tantôt de douceur et tantôt de colère, sa voix où les nuances du violoncelle se mêlaient à l'éclat des cuivres, ses gestes qui envelop-

paient l'idée avec amour ou bien la lançaient, vers l'auditoire comme un commandement, tout son être enfin, tout son lui-même intellectuel et physique, s'engageant dans le combat et y déployant les ressources infinies d'une stratégie à la fois d'enthousiasme et de dialectique.

En écoutant Jules Destrée, on avait l'impression d'un voyage en avion : un départ hésitant et heurté; puis, dans une palpitation d'ailes, le soudain détachement du sol et l'ascension hardie vers l'azur; les évolutions enivrées en plein ciel; l'harmonieuse descente en vol plané et la reprise de contact avec la terre, dans la griserie éperdue du retour des hauteurs.

Entre toutes les causes que plaida ce maître du Barreau, aucune ne fut plus émouvante en soi et ne lui fut plus chère, que la longue, têtue et généreuse défense d'une grande ombre de l'Art religieux.

Ne nous avisons pas de donner une solution au problème racique et historique de la dualité Roger de la Pasture-Rogier van der Weyden.

Génie d'origine flamande ou d'origine wallonne, ce maître de la Passion du Christ appartient au patrimoine de Beauté de la Belgique; et tout fut bénéfice pour ce patrimoine, dans l'œuvre patiente et dévotieuse, que Jules Destrée voua à l'exaltation de celui qui était, à ses yeux, le van Eyck de la Wallonie.

Au-dessus des polémiques qu'entraîna la tentative de soulever le voile couvrant l'énigmatique figure de Roger, que cette image nous reste du lutteur ardent de la Barre, du député dominant une assemblée, et de l'entraîneur enflammé des masses prolétaires, s'enfermant le soir venu, en la compagnie d'un des plus émouvants et plus pathétiques commentateurs de la mystique chrétienne, et retrouvant, dans le grand calme vespéral — quand « les morts parlent » — tous les chers fantômes d'art de sa jeunesse, en même temps que la présence spirituelle du frère, dont l'âme était si semblable à l'âme des adorateurs agenouillés dans les toiles de Roger.

*
* *

Trouverait-on dans notre histoire plus attachante mais aussi, à certains points de vue, plus déconcertante figure que celle de Jules Destrée? En cette vie « aux multiples splendeurs », les contradictions ne manquèrent pas. Comment se fait-il qu'on les lui pardonna si aisément? Comment tolérait-on, de la part de ce démocrate fougueux, d'avoir des raffinements de Pétrone? Et comment ne le querellait-on jamais sur l'opposition, chez lui, entre une doctrine politique qui se veut matérialiste et ces évasions en bravoure vers les hautes régions idéalistes? Ses accès d'indépendance furent fréquents et jamais on ne songea à les réprimer! Pourquoi cette constante et totale immunité, si contraire à nos mœurs soupçonneuses? Est-ce la sympathie irradiante de tout lui-même qui le mettait ainsi à l'abri des brimades? Ou plutôt, en le voyant vivre et agir, butiner fiévreusement dans le parterre ses idées, n'avait-on pas le sentiment, qui toujours commande le respect, de se trouver devant une âme, une grande âme, qui se cherche — et qui maintenant sans doute s'est trouvée.

V

EMILE CLAUS

V

Emile Claus

Emile Claus était tout d'accueil spontané et cordial au seuil de son cottage d'Astene, encerclé d'un jardin où fleurs et herbes s'entremêlaient dans un fouillis coloré.

On aimait, en arrivant, à saluer l'artiste du nom de « maître », ne fût-ce que pour jouir du pittoresque indigné de sa réplique : « Ne m'appelez pas maître, saperlotte, cela sent l'école! »

Et Dieu sait s'il ne « sentait pas l'école! » Claus était le naturel même, et l'exubérance et l'imprévu. Dans son français, truffé de flandricismes, idées et images s'enlaçaient les unes aux autres, comme les floraisons de son clos. Il ne commentait pas seulement ses tableaux; il les revivait, de leur genèse à leur achèvement. Et son verbe et son geste exaltaient celui que selon le langage de saint François, il appelait « son frère le Soleil »,

ses jeux diversifiés sur les champs et dans les « drèves », ses royales fiançailles avec l'eau et ses combats victorieux contre l'ombre.

Au vieux visage de la Flandre, voilé de brumes et sur lequel souffle la bise, Claus substitua un visage nouveau, éclairé et magnifié par la lumière. Et son art fut plus qu'un don de joie, un don d'optimisme.

Et cet optimisme était contagieux.

Verhaeren racontait volontiers qu'il lui suffisait de franchir la petite porte blanche à claire-voie du cottage de Claus, pour que tous les papillons noirs qui hantaient son cerveau « fichent le camp » et il s'écriait, le poing tendu triomphalement au-dessus de la tête : « Un bain de jeunesse, mon cher! »

Il arrivait souvent qu'en pénétrant dans le jardin de Claus, celui-ci survint le doigt sur la bouche, et, montrant le bosquet qui longe la maison, murmurât avec la plus intense drôlerie : « Pas de bruit, Lemonnier est en train d'accoucher! » L'écrivain du *Mâle* faisait, chez Claus, à la belle saison, des séjours prolongés et mettait en pratique la formule de son maître Zola : « *Nulla dies*

sine linea. » Lorsque, son manuscrit replié, le grand géant roux, vêtu de flanelle blanche, et la lavallière flottante, venait s'asseoir dans le cercle, il aimait affecter un air renfermé et un parler monosyllabique. Mais cette attitude bougonne ne résistait pas longtemps à l'amusante vitalité de Claus, au jet intarissable de ses boutades, et à sa maîtrise de jouer et de mimer la vie.

Lemonnier avait, vis-à-vis de la critique, des réactions d'écorché. Un jour, que parlant d'un chroniqueur qui l'avait malmené, il le traitait « d'imbécile total », Claus l'interrompit : « Un imbécile total! Mais c'est magnifique, cela, c'est formidable! C'est aussi beau et aussi rare que le génie, c'est le génie à rebours! »

Parfois, aux fins d'après-midi, le paisible enclos de Claus était mis en rumeur par l'irruption bousculante d'une amazone en cheveux gris, la cravache à la main. C'était la comtesse de Denterghem, châtelaine d'Astene et dame d'honneur de la Reine. Très férue d'art, elle mit cependant du temps à s'acclimater aux visions du peintre. Le « Passage

des vaches dans la Lys » lui arracha, en ma présence, cette exclamation : « Mais c'est une lessive au bleu! » Et devant un coucher de soleil trop écarlate, elle s'écriait : « Un drapeau socialiste! » A la faveur pittoresque de son langage, Claus pardonnait tout à cette « franche pièce ». Puis patiemment il la soumettait à ce qu'il appelait « l'école de l'œil ». Ce fut long, mais à chaque visite, Claus constatait des progrès, et quand la noble dame partait, il disait joyeusement à sa délicieuse femme : « Tu sais, l'élève est en progrès. » De fait, la comtesse de Denterghem finit par devenir la grande admiratrice du peintre et sa meilleure propagandiste près de la société bruxelloise.

Souvent aussi, on rencontrait, chez Claus, un petit jeune homme blond et timide qui s'appelait Georges Minne, un reître rubicond, à la manière des archers de Frans Hals, qui avait nom Valérius de Sadeleer, et une sorte de moine laïque, aux yeux d'extase, qui était Gustave van de Woestyne.

VI

FIGURES ET IMAGES D'ORIENT

VI

Figures et images d'Orient

Le Roi Fouad

Le roi Fouad I d'Egypte fut un grand souverain, qui, ambitionnant, pour son peuple, des destinées dignes d'un illustre passé, voua ses tenaces efforts à faire de l'Egypte, dans l'ordre politique, comme dans l'ordre économique et dans l'ordre intellectuel, un grand pays moderne.

Je le revois dans son cabinet de travail, d'un goût si raffiné et où, toujours, une rose trempait dans un cristal.

Tout l'intéressait : le livre dont on parle, l'œuvre d'art signalée à l'attention, la découverte scientifique à l'ordre du jour, l'initiative sociale mise à l'épreuve. Passionné de savoir dans la mesure où le savoir s'adapte à la vie, cet intellectuel se voulait un réalisateur. Les pays étrangers étaient pour lui des « terres

d'expérience », qu'il observait et étudiait avec une attention toujours en éveil dans le but de faire profiter son pays de l'évolution des idées et du développement des institutions. Il n'ambitionnait pas seulement, pour l'Egypte, des destinées d'indépendance politique, — objectif qu'il poursuivait avec la plus souple et la plus habile diplomatie, — mais il voulait, en outre, que, dotée d'un statut propre, l'Egypte s'orientât vers les progrès de tout ordre.

Son action, ordonnée et tenace, renouvela littéralement l'enseignement tant au point de vue culturel qu'au point de vue technique, ayant à la tête cette Université du Caire dont, avec l'aide de spécialistes européens, parmi lesquels plusieurs Belges, il fit une remarquable recruteuse d'élites. Car là était son principal souci et qu'il aimait à souligner dans les conversations : former, dans tous les domaines, des élites qui sachent commander et conduire. Sous le beau et facile ciel d'Orient, où, comme ailleurs, l'indifférence et la routine étaient à vaincre, ce ne fut pas là l'œuvre d'un jour ; mais le roi Fouad y mit

une si obstinée décision, et, parfois, une si indispensable brusquerie, qu'actuellement, dans tous les genres d'activité nationale, l'Egypte possède des groupes d'hommes qui, sous l'impulsion du Souverain, assurent le succès et la continuité du renouveau qu'il désira si ardemment pour son pays.

Dans les entretiens avec le roi Fouad, tout interlocuteur ne pouvait pas ne pas être frappé par la fièvre d'initiative qui le possédait : en même temps que l'instruction publique, il réorganisa la bienfaisance, donna un nouvel essor à l'art et à la littérature arabes, créa de toutes pièces une industrie, stipula les accords commerciaux. Et tout cela, chez lui, ne prenait jamais l'allure d'une improvisation, mais apparaissait comme le fruit de méditations longues et réfléchies. Tout cela, non plus, n'allait pas toujours sans résistances intérieures ou extérieures. Mais à une rare force de volonté, le roi Fouad joignait une subtile finesse, un adroit entregent de négociation et l'art consommé de contourner les obstacles, au lieu de les heurter

de front. Et il finissait toujours par avoir le dernier mot.

Pour garder le contact avec l'Occident et mettre à contribution ses enseignements, le roi Fouad convoquait régulièrement au Caire des congrès internationaux : congrès de géographie, congrès de navigation, congrès de médecine, congrès postal. Et sa joie était grande alors d'entrer en rapport avec les notabilités étrangères, de les questionner, de les intéresser à l'Egypte et parfois de les attacher temporairement aux réformes qu'il avait en vue. Et à l'égard de ces collaborateurs d'occasion, le roi Fouad exerçait alors, avec une plénitude de magnificence et de cordialité, le délicat plaisir d'une hospitalité dont ces pèlerins de la science emportaient, dans leurs foyers lointains, le souvenir ébloui.

Car le roi Fouad était un grand seigneur, très averti sur la psychologie de l'âme orientale qui ne conçoit le pouvoir qu'entouré de décorum. Il aimait le faste, la représentation, la richesse de haut goût des accueils. Ce n'était pas là, pour lui, question de vanité

personnelle, mais question de maintenir et de faire prévaloir le prestige du trône. Nulle part ailleurs, les hôtes royaux étrangers n'étaient reçus avec plus de magnificence. Et il n'est pas étonnant qu'au retour de ses voyages aux bords du Nil, le roi Albert évoquât les *Mille et une Nuits*.

Par la splendeur des réceptions qu'il réserva à notre dynastie, le roi Fouad désirait montrer d'une manière très délicate sa gratitude envers la Belgique pour la collaboration, aussi active que confiante, que notre pays apporta et continue d'apporter dans tous les domaines à ce « revival » de l'Egypte qui fut la pensée dominante du règne de Fouad I.

Lors de son voyage en Belgique, il y a quelques années, le roi Fouad écrivit sur un album : « La Belgique est un pays où il y a beaucoup à aimer, beaucoup à admirer et beaucoup à apprendre. »

C'était là le témoignage de son amitié, et aussi de sa gratitude, pour une nation qui ne ménagea jamais à l'œuvre du souverain d'Egypte ni son concours ni sa sympathie.

A ce grand animateur et à ce grand réalisateur, on souhaiterait, à l'instar de l'art des vieilles théogonies égyptiennes, un tombeau sur les murs duquel se dérouleraient, en guirlandes glorificatrices, la mention des bienfaits que l'Egypte doit au roi Fouad... Y eut-il un Pharaon qui en fit jamais autant?

Allenby

A quinze jours de distance, le maréchal Allenby, ancien haut-commissaire britannique en Egypte, est allé rejoindre, au pays des ombres, le roi Fouad I, avec qui, de 1919 à 1922, il joua la partie serrée et par moments pathétique qui avait pour enjeu l'indépendance égyptienne.

Et le troisième personnage qui, d'un œil passionné, impatient et ombrageux, surveillait ce duel politique, Zagloul Pacha, est, lui aussi, et depuis longtemps, entré dans l'Histoire par la porte de la mort.

Fin mai 1919, le maréchal Allenby se trouvait à Paris, où, au nom de l'Angleterre, il négociait avec la France de délicats pro-

blèmes relatifs à la Syrie, quand un ordre télégraphique de Londres lui enjoignit, toutes affaires cessantes, de se rendre en Egypte et d'y assumer les fonctions de haut-commissaire, avec pleins pouvoirs militaires et civils.

C'est que, en ce moment-là, l'Egypte vivait une heure tragique entre toutes. La poussée populaire vers la libération avait atteint au paroxysme ; l'émeute grondait dans les villes et les campagnes; tous les moyens de transport étaient paralysés; et la grève générale des fonctionnaires avait complètement désorganisé l'administration. Tous ceux qui étaient enveloppés dans cette tourmente avaient le sentiment net et angoissant d'être au seuil d'une révolution.

Lorsque, le 25 mai 1919, lord Allenby débarqua à Alexandrie, il se rendit tout de suite compte de l'urgence de sa double mission : rétablir l'ordre matériel et reconstituer l'ordre moral.

Ce grand soldat était doublé d'un clairvoyant psychologue. Il professait qu'il ne suffisait pas, par un déploiement d'énergie, de rendre à la vie du pays ses assises nor-

males, mais qu'il fallait, en outre, par une franche compréhension de la situation, s'efforcer de reconquérir la confiance. Ces deux objectifs, se complétant l'un l'autre, commandèrent inflexiblement la politique de lord Allenby au cours des cinq années de son haut-commissariat, pendant lesquelles il eut, en diverses circonstances, l'occasion de faire montre des éminentes qualités d'un chef qui veut être, en même temps, un guide.

Dans l'œuvre de réconciliation entre l'Egypte et l'Angleterre, que lord Allenby s'assigna comme but, son prestige personnel lui fut un précieux adjuvant. Vainqueur des Turcs, libérateur de Jérusalem, il était nimbé de l'auréole de la gloire, qui, en Orient plus qu'ailleurs, exerce une si grande fascination sur les esprits. D'autre part, l'homme lui-même attirait les sympathies par la sincérité et la droiture qui irradiaient de lui, par la simplicité et la cordialité de son accueil et par le don, si rare au sommet du pouvoir, de savoir écouter et même accepter les suggestions.

Dès que la tranquillité régna, le haut-

commissaire se livra à une étude attentive et approfondie de la situation, et il arriva à cette conclusion, rendue publique le 10 novembre 1919, que le protectorat anglais sur l'Egypte devait être levé et que le peuple « devait être appelé à coopérer dans la gérance des affaires ».

Londres étant d'accord sur cette déclaration de principes, lord Allenby sollicita l'envoi d'une commission chargée de fixer l'étendue et le caractère de la collaboration nationale. Lord Milner présida cette commission, qui, après un long et laborieux travail, aboutit à la conclusion « que l'Angleterre devait reconnaître l'Egypte comme une nation, et que l'Egypte, en retour, devait reconnaître l'Angleterre comme la mandataire, près d'elle, des intérêts étrangers ».

Les propositions de lord Milner, vigoureusement soutenues par lord Allenby, reçurent mauvais accueil en Angleterre, et l'écho des résistances rencontrées fit, à nouveau, renaître l'agitation en Egypte. La révolte de mai 1921 ne le céda ni en violences ni en désordres, à la révolte de mai 1919. Et, une

fois de plus, une Terreur menaça de s'installer.

Le maréchal, comme précédemment, fit front contre l'anarchie, mais, en même temps, l'homme d'Etat percevait clairement que l'emploi de la force ne résolvait rien. Au début de 1922, lassé des tergiversations du Foreign Office et soucieux de ses propres responsabilités, il s'embarqua brusquement pour l'Angleterre, résolu à être entendu — ou à ne plus revenir. Il m'a raconté lui-même qu'il avait, dans sa poche, sa démission écrite d'avance.

Un mois plus tard, l'Agence Reuter annonça, un matin, que le haut-commissaire était sur le chemin du retour, apportant à l'Egypte la proclamation de son indépendance.

Quand lord Allenby, rentrant au Caire, se rendit à la Résidence, la population lui fit un accueil délirant.

Par la suite, et jusqu'en juin 1925, date de son départ d'Egypte, lord Allenby connut encore des jours ardus et des jours noirs. Mais il ne regretta jamais d'avoir été, par ses

initiatives clairvoyantes et fermes, le premier messager de l'indépendance égyptienne.

Le temps est proche, sans doute, où, un accord complet s'établira entre l'Angleterre et l'Egypte. Ce moment venu, l'Egypte n'oubliera pas, dans la gratitude de son souvenir, l'ouvrier des heures premières qui ambitionna généreusement, au profit de son destin, d'ajouter à la gloire des armes la renommée d'un grand, lucide et bienfaisant politique.

***

Fin juin 1925, lord Allenby quitta l'Egypte. Le hasard voulut que je voyageasse sur le même bateau que lui. Au moment où nous levâmes l'ancre, l'ancien haut-commissaire monta sur la dunette du commandant. Calme et droit, et sans que rien ne révélât sur ses traits l'émotion intérieure qui devait l'étreindre, lord Allenby regardait s'estomper dans la brume dorée les minarets, les palmiers et les dunes ocrées de l'Egypte. La terre qui disparaissait à ses yeux avait été pour lui une terre

de glorieux exploits militaires et de poignants soucis civiques. Il avait mené les uns en grand soldat et avait fait face aux autres en grand honnête homme.

Quand rien de l'Egypte ne survécut plus à l'horizon, le conquérant de Jérusalem et le messager de l'indépendance égyptienne alluma sa pipe, descendit au bar et prit place à une table de bridge. Une page d'histoire venait d'être tournée.

Le colonel Lawrence

Après avoir, dans la vie la plus aventureuse et la plus mystérieuse, affronté tous les dangers, le colonel Lawrence a trouvé la mort dans un banal accident de motocyclette!

Je l'ai beaucoup connu, en Egypte, avant et pendant la guerre. C'était alors un jeune Anglais, élégant et souple, chez qui l'énergie des traits contrastait avec un regard clair et bleu, où il y avait du rêve. D'ordinaire flegmatique, il montrait cependant des moments d'abandon amusé, surtout aux terrasses ombragées de l'admirable Sporting Club de

Ghezireh, où je le rencontrais souvent aux fins d'après-midi, après sa partie de tennis. Il aimait à parler art et archéologie, sans doute par compétence et par goût, mais aussi parce que c'était là l'alibi sous lequel il dissimulait sa véritable activité d'informateur de l'Intelligence Service.

Dès avant 1914, il avait dépisté les manœuvres de pénétration des Allemands dans le Proche-Orient, et notamment aux bords du Nil. S'étant assuré un « œil » dans la légation allemande, il eut tôt fait de découvrir quelle doublure secrète et agissante était, pour le représentant officiel du Reich, un certain baron von Oppenheim qui, lui aussi, sous le couvert d'égyptologie, tenait, dans le quartier des Ministères, au Caire, un salon où les notabilités indigènes et étrangères venaient se confesser assez candidement. C'est dans ce milieu mondain que Lawrence rencontra pour la première fois Bolo Pacha, qu'il prit aussitôt en surveillance et qui lui doit beaucoup d'avoir connu, comme fin de carrière d'espion, le poteau d'exécution.

Deux qualités maîtresses servaient admi-

rablement, chez Lawrence, sa mission d'informateur : son don consommé des langues qu'il parlait, toutes, avec une égale aisance et une sorte de bon garçonnisme détaché qui avait l'air de ne s'intéresser que superficiellement à la conversation dont, en vérité, il recueillait les moindres faits et les plus petites nuances.

En 1915, je publiais dans un journal belge en exil un article intitulé : « Les termites allemands en Egypte. » Cet article fut très remarqué et reproduit par toute la presse alliée. Je n'y avais aucun mérite. C'était simplement la « mise en page » d'une documentation très précise que Lawrence m'avait glissée dans la main.

***

A l'occasion de la brusque disparition de Lawrence, on a évoqué la prestigieuse épopée qu'il écrivit sur les pistes du désert et dont le vent et le sable ont effacé presque toutes les traces.

Doter son pays, à côté de l'Empire des

Indes, de l'Empire d'Arabie; substituer au calife de Stamboul le calife de La Mecque et en faire le vassal de l'Angleterre; établir une dynastie hachimite qui serait allée en obédience à Londres, ce grand rêve audacieux du petit fonctionnaire de l' « Intelligence Service » a bien failli réussir.

Parmi les éléments de ce succès, qui fut extraordinaire autant qu'il a été passager, il faut retenir, certes, la tenace énergie de Lawrence, sa cohérence de conception et aussi sa valeur militaire, mais il convient de souligner la part de romantisme qu'il mit dans son entreprise et qui était admirablement appropriée au milieu où il évoluait, je veux parler de son art étonnant du costume et d'une faculté de déplacement de la plus déconcertante ubiquité.

Je me souviens qu'un soir, à l'Hôtel Mena-House, en face des Pyramides, trois cheiks bédouins, en superbe burnous blanc, vinrent s'asseoir à une table voisine de celle où je me trouvais avec des collègues. Au moment du départ, le plus jeune de ces cheiks, au visage basané sous son turban à cordelière d'or, me

fit, de la main, un discret signe amical. C'était Lawrence. Et, au cours d'un voyage en Syrie, un notable de Damas, qui a fait la campagne d'Arabie, me contait, le plus sérieusement du monde, que « l'Anglais aux yeux bleus » apparaissait toujours là où sa présence était nécessaire et parfois de dix côtés à la fois!

C'est par là que la légende de Lawrence survivra à son œuvre. Depuis que son beau songe s'était dissipé, il vivait bourgeoisement en Angleterre. Cela n'empêche qu'à toute alerte, en Arabie, immédiatement de tribu en tribu un mot circulait : « Lawrence est revenu! » Et souvent, les indigènes n'étaient pas les seuls à croire à un retour offensif de l'agitateur.

Sous la tente des Bédouins, on parlera longtemps, avec crainte et admiration, de Lawrence. Et à la nouvelle de sa fin banale, on ne sera pas dupe. Peut-être y verra-t-on même un signe de sa prochaine réapparition? Et la mort même de Lawrence sera considérée ainsi comme un de ces alibis dont il avait la spécialité.

Les dessous politiques d'un roman

Le centenaire de la *Revue des Deux-Mondes* fut l'occasion de l'évocation d'un siècle de vie française et de vie internationale. Les Lettres, les Sciences et la Politique eurent chacune leur part. Et ce fut le « rappel des ombres », des grandes ombres, de leur activité, de leurs passions, de leurs rivalités et de l'influence qu'elles exercèrent sur les idées et les événements.

A l'histoire de toute une époque, riche tant en bouleversements sociaux qu'en innovations intellectuelles, et dont la *Revue des Deux-Mondes* fut le mémorial, je me permets d'apporter une modeste contribution inédite.

Cela pourrait s'appeler l' « envers d'un roman », et cela décélera, dans une œuvre, qui apparaît à première vue comme une œuvre d'imagination, les ressorts diplomatiques qui mirent en action la plume de l'auteur et les motifs politiques qui commandèrent son inspiration.

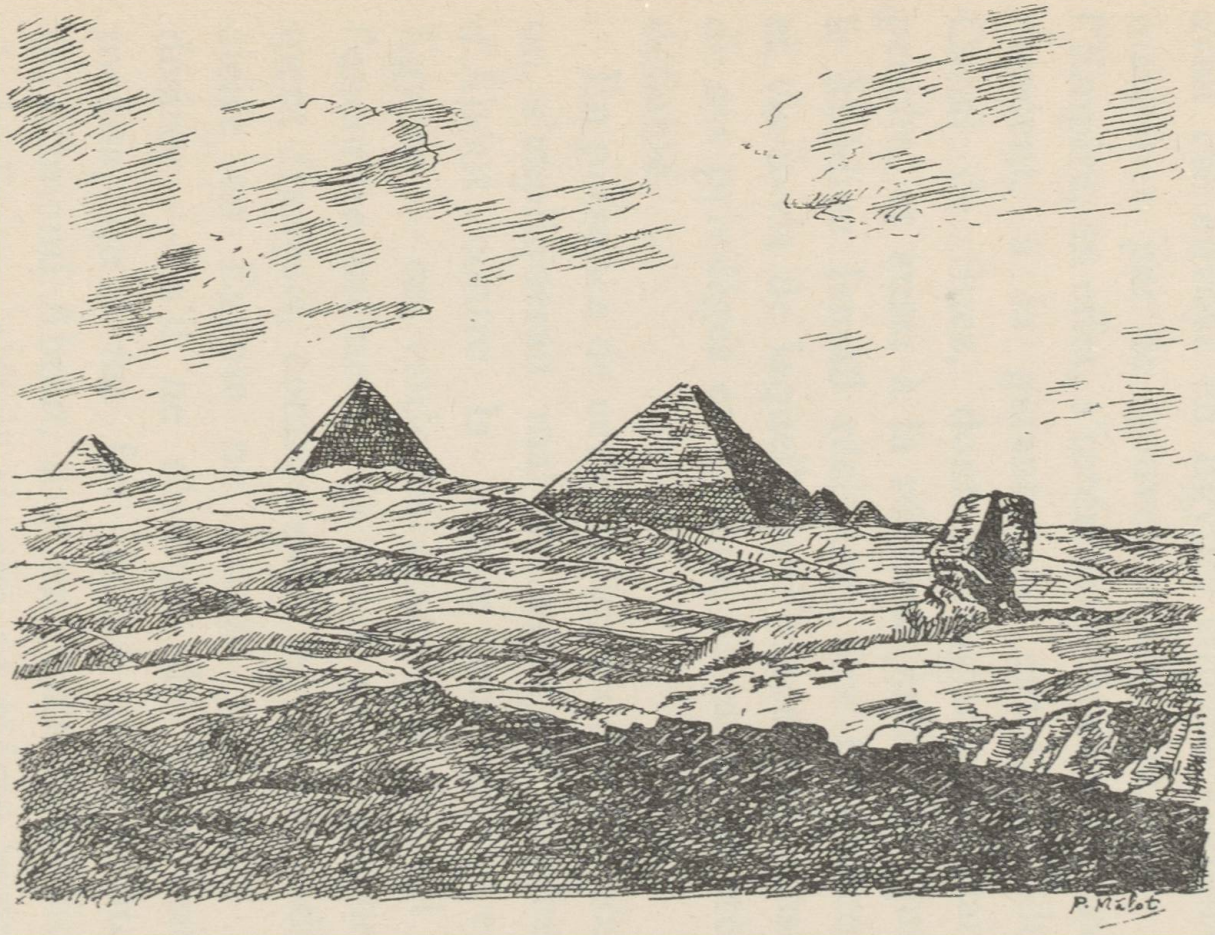
Dans sa livraison de février 1869, la *Revue des Deux-Mondes* commença la publication

d'un roman d'Edmond About, intitulé *Ahmed le Fellah*, et qui fut ensuite édité en volume sous le titre : *Le Fellah*.

C'est un livre sur l'Egypte, un livre vivant, varié, pittoresque et où Edmond About, grand voyageur, faisait preuve une fois de plus de ses rares facultés de voir, d'analyser et de dépeindre. En dépit des années qui se sont écoulées et ont modifié bien des choses, aux bords du Nil, *Le Fellah*, par beaucoup de ses aspects, est resté extraordinairement actuel et à ceux qui vont « découvrir » l'Egypte, je conseille volontiers de l'emporter dans leurs bagages.

Il est à remarquer que *Le Fellah*, à côté de notations de mœurs et d'esquisses de paysages, contient, habilement mises en relief, des considérations sur la politique de l'Egypte, sur son organisation administrative et son organisation judiciaire, et, à ce point de vue, le héros d'About ne ménage pas ses sévérités aux colonies européennes et à leurs consuls qu'il accuse de faire régner une forme de justice arbitraire, incohérente et partiale.

La présence de ces « hors-d'œuvre »



Sous le soleil d'Egypte.

s'explique quand on sait qu'Edmond About avait été envoyé en Egypte comme « informateur » par le gouvernement français : l'Empire, en effet, s'intéressait vivement, à ce moment, à la gigantesque entreprise du Canal de Suez, dont l'inauguration était proche, et aussi à la réforme judiciaire que le khédive Ismaïl réclamait aux Puissances et vis-à-vis de laquelle la France, soucieuse de ses privilèges en Orient, se montrait très défiante.

En présence de cette défiance de la France, on s'expliquerait mal les critiques acerbes d'About contre la justice consulaire en Egypte — ces critiques allant directement à l'encontre même de la thèse du gouvernement français, comme quoi le régime judiciaire en Egypte ne laissait nullement à désirer — s'il ne résultait de documents inédits, qu'il me fut donné de consulter qu'Edmond About, tout en étant au service de la France, s'était engagé en même temps au service de l'Egypte.

On va voir comment, dans cette affaire, le khédive Ismaïl, qui était le plus fin et le plus

subtil des diplomates « esquiva la manœuvre » du gouvernement impérial français.

Lorsque, averti par son ministre Nubar Pacha, qui négociait pour lui en France, qu'Edmond About, délégué officieux du ministère français, allait débarquer aux bords du Nil, le Souverain le fit guetter à l'arrivée, le reçut avec la plus charmante bienveillance, le combla de prévenances, mis à sa disposition un bateau et plaça un guide à ses côtés.

Mais le Khédive fit plus, ainsi qu'il résulte d'une lettre du 19 février 1869, que j'ai sous les yeux : il acheta d'avance à Edmond About son livre pour la somme de 25.000 francs, dont 15.000 francs furent payés immédiatement et dont le reliquat fut remis à l'auteur, en France, par Nubar Pacha, au fur et à mesure que *Le Fellah* paraissait dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Voici la lettre dont question ci-dessus, et qui atteste l'opération.

Nubar écrit au khédive Ismaïl :

« Nos conditions avec Edmond About étaient de 25.000 francs lorsque son livre paraîtrait : 15.000 d'avance, 10.000 après.

Il a reçu 18.000 déjà ; 15.000 de moi ; 3.000 que vous lui avez donnés lors de son séjour en Egypte. Reste conséquemment 7.000 qui lui sont dus. Il m'a fait indirectement rappeler notre engagement. Comme il est au milieu de sa publication et que cette somme lui est due à la fin, je prie Son Altesse de m'autoriser à prendre 7.000 francs pour les lui remettre ou à les lui faire compter directement; cela me semble nécessaire, et j'espère que Son Altesse le verra ainsi. »

Partie admirablement jouée! et grâce à laquelle, au cours de ses négociations avec la France pour l'établissement d'une réforme judiciaire en Egypte, le khédive Ismaïl put invoquer, en faveur de ses revendications, l'opinion même de l'informateur que le gouvernement français avait dépêché en Egypte.

La *Revue des Deux-Mondes* jugera sans doute intéressant de verser au dossier de son centenaire ce petit épisode des « dessous politiques d'un roman ».

Deux pèlerins de l'Orient.

Loti et Barrès.

Quand ils moururent, si l'un semblait avoir consumé son génie, de quelles œuvres à la fois magiques et bienfaisantes ne fûmes-nous pas frustrés par la brusque disparition de l'autre, en pleine maturité et en pleine gloire. Tous deux renouvelèrent la littérature de voyage — et chacun à sa manière très personnelle. Cette manière d'ailleurs s'apparentait à celle d'un maître commun : Chateaubriand. L'auteur de *L'Itinéraire*, le premier, imposa aux paysages la domination de son moi propre, au point qu'on put l'accuser parfois d'avoir brodé de fastueuses et émouvantes arabesques sur des aspects qu'il n'avait entrevus que de très loin. Il en fut ainsi, apparemment pour l'Egypte, à en juger par des erreurs topographiques vraiment trop patentes. Pour avoir fait montre de plus de scrupule de documentation, il n'en est pas moins que Loti et Barrès, eux aussi, ont cultivé l'art du voyage, non comme une méthode d'observation objective, mais comme

un moyen d'exaltation personnelle, et que le paysage pour eux fut réellement « un état d'âme ». Le subtil romancier du *Mariage de Loti* admet la collaboration de la nature, dans la mesure où elle sert de tremplin à sa sensualité attendrie. Et lorsque le pèlerin *Du sang, de la volonté et de la mort* visite Cordoue, son souci est avant tout de donner un cadre nouveau aux ébats du joli petit animal de proie qu'est Bérénice. « L'homme ajouté à la nature » est une aimable maxime; le malheur veut que l'homme en prenne d'habitude tant pour lui qu'il ne reste plus grand'-chose pour la nature. Voir évoluer, sous des cieux inconnus, la personnalité d'un Loti ou d'un Barrès est un captivant spectacle psychologique, mais qui prouve uniquement que si les voyages instruisent la jeunesse, ils exaltent l'âge mûr. A de semblables voyageurs, envoûtés d' « égotisme », les mœurs d'un pays, les relents d'histoire qu'il dégage ou même son pittoresque risquent d'apparaître négligeables.

L'Orient d'*Un Jardin sur l'Oronte* est de qualité bien superficielle; et *La Mort de*

Philae, le plus faible peut-être des livres de Loti, a passé à côté de l'Egypte sans reconnaître sa véritable âme et voir son vrai visage.

Une seule fois il est arrivé à ces deux passionnés de leurs propres idées et de leurs propres sentiments — parce qu'ils s'imposèrent la discipline du renoncement — de faire œuvre objective : telles pages de *L'Enquête sur le Levant*, le livre ultime de Barrès, ont fixé, avec une maîtrise définitive, quelques aspects du Liban; et *Le Désert* de Loti, par la somme de ses notations si justes et si prenantes, fait figure de chef-d'œuvre. Là, chevauchant dans la grande solitude et le grand silence, sans toujours son « moi » en croupe et sans la hantise de fantômes féminins trop chers, Loti a vraiment communié directement avec le paysage, et ainsi a senti et a su rendre tout ce qu'en sa monotonie apparente, la grande mer de sable profère d'infinie variété... *Le Désert* est pour le chemineau des vieilles routes de caravanes, un compagnon qui ne déçoit jamais.

Il faut toujours regretter que Taine n'ait

pas eu l'occasion de voir l'Orient et d'y exercer l'ensemble de dons qui font de lui le type de l'écrivain de voyages. Imaginez Le Caire et les grandes nécropoles pharaoniques, Jérusalem, le Liban, vus et décrits par ce maître en qui l'imagination et la raison s'équilibraient si harmonieusement, qui savait faire la part au subjectivisme sans se laisser absorber par lui, et chez qui les voiles dorés du romanesque n'obnubilaient pas la lucidité des facultés d'observation.

Quel dommage que le *Voyage en Italie* ne se soit pas prolongé au delà de la Méditerranée !

Loti et Barrès étaient trop remplis d'eux-mêmes, trop esclaves de leurs sensations et de leurs souvenirs et, tranchons le mot, trop inoculés de romantisme, pour subir et rendre avec un esprit conforme et une âme docile, les influences complexes de l'Orient. Ils ne voulurent pas l'accepter comme maître et lui imposèrent le rôle de confident subalterne de leurs petites voluptés et de leurs petites douleurs d'Occidentaux. C'étaient deux enfants du siècle qui promenaient leur mal, et

dont le souci constant et exaspéré fut de rechercher, dans le voyage et ses perpétuels renouvellements, l'alibi anxieux que poursuivait déjà Baudelaire, leur frère aîné en détresses morales, et que « toujours le désir rendait soucieux ».

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage!
Le monde monotone et petit aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre [*image* :
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui!

L'Egypte sans voiles

Au cours d'une promenade sous les ombrages de l'île de Ghezireh, mon collègue proposa : « Si nous allions prendre un cocktail chez la princesse?... »

La princesse, dans tout l'artifice de la toilette et des fards qui dissimulent savamment les outrages de l'âge, était allongée sur un sofa pourpre et tirait lentement de petits flocons de fumée parfumée d'ambre d'un porte-cigarette incrusté de rubis et d'émeraudes, don du sultan Abdul-Hamid.

Nous tendant une main indolente, elle nous dit : « Vous seriez des intrus, si le Comité de l'Egypte sans voiles, qui va se réunir ici, pouvait redouter votre ironie. Prenez place... »

L'Egypte sans voiles? Avec une passion volubile, la princesse nous expliqua que pour le succès des revendications féministes, dont elle était hardiment partisan, l'essentiel et le primordial était la suppression du voile, cette irritante cloison entre la femme musulmane et la vie.

Et elle continua, visiblement satisfaite d'elle-même : « Il y a plusieurs années que j'ai « initié » ce mouvement. Première manifestation lors des départs estivaux pour l'Europe... Vous vous rappelez?... Nous arrivions à bord dans le sévère et ample falbala de nos robes sombres et l'hermétisme impénétrable du masque : de noirs fantômes du clair Orient! Mais à peine le paquebot eut-il levé l'ancre que nous dégringolions dans nos cabines et retirions du fond de nos malles les toilettes reçues de Paris pendant l'hiver. Et c'étaient des Occidentales qui reparaissaient

sur le pont, avec toute l'élégante et piquante hardiesse des atours à l'européenne. Mais au retour, c'était l'inverse : dès que la côte d'Egypte était en vue, adieu la libre fantaisie vestimentaire, et pour fêter l'arrivée en notre pays de soleil, nous reprenions mélancoliquement nos déguisements de deuil! »

La princesse trempa ses lèvres écarlates dans le cocktail doré et elle ajouta : « Ici même, d'ailleurs, nous avons progressé lentement et prudemment; le voile, emblème de notre servitude, n'est plus ce qu'il était jadis : d'abord d'épais satin noir, il s'est mué en dentelle dont la trame s'est graduellement éclaircie; puis au noir s'est substitué le blanc; la transparence s'est accentuée, et à présent le voile n'est plus un voile, mais un artifice qui souligne la grâce des traits plutôt qu'il ne la cache. »

Et, comme pour illustrer les dires de la princesse, le serviteur berbère introduisit trois jeunes femmes, dont les robes formaient une délicieuse symphonie blanc et noir et qui, d'un geste désinvolte, enlevèrent leur voile de dentelle.

« Bonjour, les hirondelles! » — s'exclama la princesse... Et c'était bien cela — des hirondelles — par la combinaison des couleurs, la grâce de l'allure, le trotte-menu de la démarche.

Mais en ce moment, le bruit d'une auto se fit entendre dans le jardin; la princesse se souleva vivement pour regarder au dehors; « Mon mari », dit-elle.

Aussitôt les trois hirondelles s'esquivèrent derrière une tenture, et la princesse, sans aucune émotion apparente, retira de son sac à main une voilette noire qu'elle s'appliqua hâtivement sur le visage.

Et le domestique annonça : « Son Altesse!... »

Le Fantôme

Ce grand cheik d'une oasis d'Egypte, à raison d'un léger service que j'avais pu lui rendre, avait voulu me recevoir sous sa tente.

Cette tente, surmontée de l'oriflamme verte, tachetée du blanc du Croissant, ouvrait ses deux portières, comme des ailes,

au bout d'une allée de palmiers. Et tout de suite, après la randonnée dans le désert brûlant, ce fut une fraîcheur délicieuse et la pénombre richement chatoyante des arabesques, des tapis et des tentures. Au centre, une table basse était dressée, autour de laquelle circulait un divan, où notre hôte, dans un geste grave d'accueil que solennisait encore le flottement du blanc burnous, nous invita à nous asseoir. Et ce fut le défilé des cailles au riz, des poulardes fourrées de raisins secs, du traditionnel mouton, rôti tout entier, et des gâteaux dorés au miel.

A un moment donné, mon regard fut attiré, sur une des parois de la tente, par une image enfermée dans un cadre suranné. Sur une question de ma part, le cheik alla décrocher l'image et m'apporta une lithographie coloriée, jaunie par les années, représentant en uniforme de général un homme à l'allure pensive, une main derrière le dos et l'autre glissée dans le gilet. Et je lus ce nom : Bonaparte.

Et mon hôte me dit, avec une flamme de fierté dans les yeux : « Ce portrait me vient

de mon père qui le reçut de son père qui le reçut lui-même de mon arrière-grand-père... »

Et après un silence, il ajouta : « Bonaparte fut illustre comme Omar et fort comme Saladin. Et son grand fantôme est toujours sur l'Egypte. »

Quelques instants plus tard, tandis qu'à l'ombre des puissants sycomores la *fantasia*, organisée en notre honneur, déroulait ses audacieux galops de chevaux et ses étincelants cliquetis d'armes, je songeais à tout le surprenant de cette aventure : un pauvre portrait du vainqueur des Pyramides que des nomades des sables lybiques se sont transmis pieusement de génération en génération!

Faut-il qu'il soit profond, le sillage de gloire et d'influence que laissèrent, derrière eux, l'expédition de Bonaparte, les gestes de ses soldats, les recherches de ses savants et les travaux de ses ingénieurs!

Et le grand « fantôme » veille toujours, aux bords du Nil, sur l'indestructible permanence de la pensée française et de la langue française.

Quelqu'un — peu d'années avant la guerre

— avait pénétré cet étrange phénomène de survivance et que, pour en avoir raison, il fallait se colleter avec le fantôme.

Ce fut Guillaume II.

De là son tintamarresque et fastueux voyage en Orient, le déploiement sans mesure de la puissance germanique et de la prodigalité impériale.

Vaine tentative!

Et tandis que le soir venu, nous regagnions Le Caire, par le chemin des caravanes, et que, devant nous, les Pyramides dressaient leurs majestueux triangles dans la pourpre du couchant, nous eûmes bien l'impression que Chéops, Kephren et Menkeoure continuent, du haut de leurs siècles, à contempler le grand fantôme de Bonaparte errant dans leur ombre.

Imprimé en Belgique. — Printed in Belgium.
Imprimerie Durendal, 83, rue des Atrébates, Bruxelles.

Delorte